19 AVRIL 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 340 - 100 FRANCS

Illinois U Library

A « SOUPE » DU ROK

otre envoyé spécial en orée, Paul Mousset, qui ent de rentrer et dont n lira un grand repor- ge dans ce numéro, a gnalé plusieurs fois la aleur de l'armée sud-co- enne. Depuis qu'elle a é équipée et soumise à ne stricte discipline elle justifié le jugement des fficiers du bataillon ançais, qui ont toujours t que les Roks, bien ncadrés et armés, evaient faire d'excellents oldats. En voici un dont vaste sourire montre vec quelle satisfaction accueille l'heure de la oupe, qui, pour le oréen, est l'heure du riz.

TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

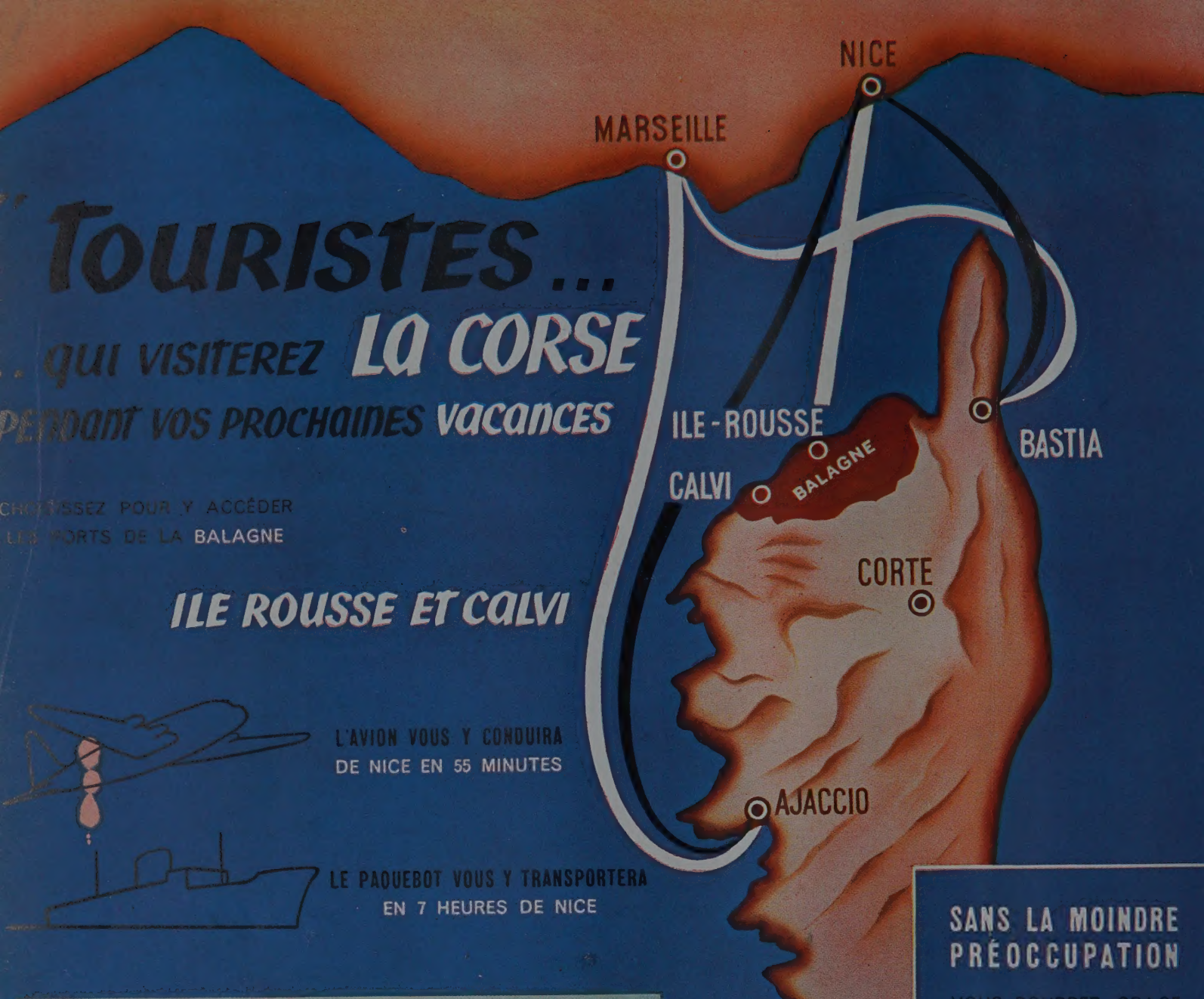
LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE**

PLAISIR ET SANTÉ

En AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE (850 M.) *Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEAUNEUF (380 M.) *Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

CHATEL-GUYON (400 M.) *Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

LE MONT-DORE (1050 M.) *Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

ROYAT (450 M.) *Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE (700 M.) *Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

RENSEIGNEMENTS
Bureaux de Tourisme et Syndicats d'Initiatives des Stations

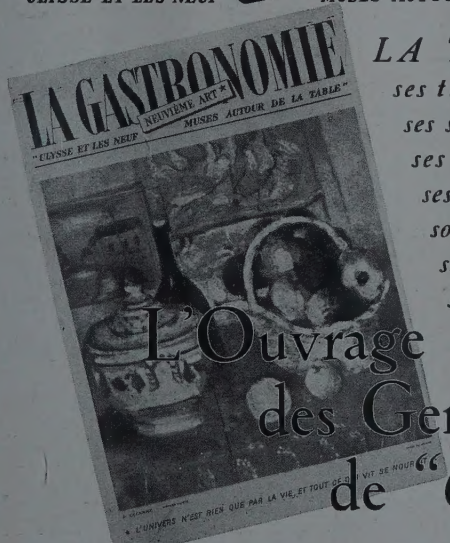
★ *HOTELS ET PENSIONS* TOUTES CATÉGORIES

PUB. JOUVE N° 53

LA GASTRONOMIE

NEUVIÈME ART ★

"ULYSSE ET LES NEUF MUSES AUTOUR DE LA TABLE"



LA TABLE
ses traditions
ses sorcelleries
ses miracles
ses honneurs
son imagerie
ses arts et
ses livres

L'Ouvrage des Gens de *"Goût"*

Revue Trimestrielle - 64 pages de texte - Nombreux hors-textes en quadrichromie - Brillante collaboration

Le N° : 750 Frs - L'Abonnement un an : 2.700 Frs

En vente : Libraires et Dépositaires
ou 64, rue Caumartin, Paris
TRI. 64-53

en vente fin Avril

Satisfaction totale avec Atlas

LA MEILLEURE QUALITÉ
AU PLUS JUSTE PRIX

Atlas

le Cordonnier de Romans

DROME ROMANS FRANCE

VOUS TROUVEREZ LES CHAUSSURES **ATLAS**
CHEZ LES MEILLEURS SPÉCIALISTES

SUR SIMPLE DEMANDE NOUS VOUS ADRESSONS
LA LISTE DES DÉPOSITAIRES ATLAS DE VOTRE VILLE

L.G.L. Pub.

UN COIN DE
FRANCE

HOTEL
CRILLON
BUENOS AIRES

SOUS LA
CROIX DU SUD

UN INSTRUMENT DE GRANDE CLASSE

KLEIN

ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE
DE NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL
ET DE L'ADRESSE DE NOS AGENTS

141 RUE LA FAYETTE
PARIS-X^{E} TRU. 05-31

Apprenez
l'Anglais* tel
qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Pour y parvenir, vous devez entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend par cette méthode rapide, correcte et sans effort. Vous apprenez en écoutant sur votre phonographe les voix enregistrées des plus grands professeurs de chaque pays. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, cette méthode vous permet de parler, lire et écrire une langue et, surtout, de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, chez vous, quand vous le désirez, et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour.

LINGUAPHONE pour les langues

★ ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue _____

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons : _____

NOM _____

ADRESSE _____

A L'INSTITUT LINGUAPHONE (DEPT. A. 68)
12, Rue Lincoln (Champs-Elysées), PARIS-8^{e}

Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

Pour la Belgique: 18, r. du Méridien, Bruxelles

ANNÉE — NUMÉRO 340 19 AVRIL 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

PAQUES ! *en voiture...*

Premières vacances de l'année ! Premiers départs, premières joies de la campagne et de la mer. Faisant confiance au printemps, les citadins se sont précipités par dizaines de milliers vers les gares et sur les routes. Les enfants, surtout, affichaient une joie impatiente d'aller s'ébattre loin des classes. Si les Parisiens ont, selon l'usage, fui Paris, la capitale, en vertu de la même tradition, a reçu de nombreux touristes.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet.)

ACTUALITÉS MONDIALES D

TOKIO. Surpris peu avant l'aube dans la maison de campagne où ils tenaient une réunion clandestine, plusieurs leaders communistes japonais ont été, après une courte lutte, maîtrisés par les policiers et incarcérés.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

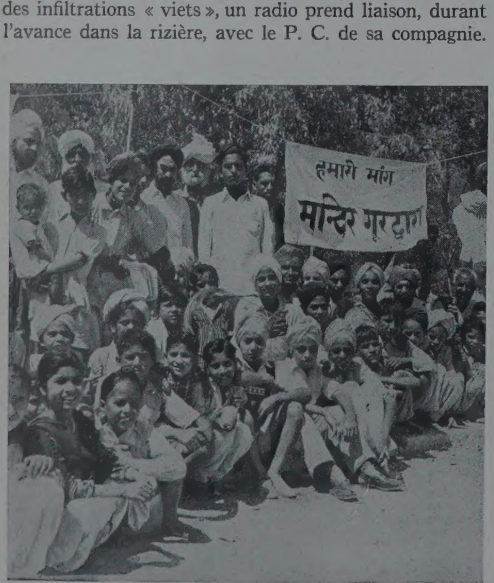
WASHINGTON. Les Etats-Unis étaient menacés d'une grève des 600.000 ouvriers de l'acier. Une dernière tentative de conciliation entre MM. David Mac Donald, représentant des patrons (à g.), et Philippe Murray, secrétaire du C. I. O. (à dr.), ayant échoué, le président Truman a décidé la réquisition des aciéries.

JOHANNESBURG. L'aggravation des me racistes dans l'Union Sud-Africaine a soulevé u courant d'opposition et la démission du gouverne Malan a été réclamée dans plusieurs manifesta

THAI-BINH. Au cours de l'opération « Mercure », qui a permis de purger 200 km² du Delta tonkinois des infiltrations « viets », un radio prend liaison, durant l'avance dans la rizière, avec le P. C. de sa compagnie.

BELGRADE. Alors que s'ouvrait à Londres la Conférence tripartite sur Trieste, les Yougoslaves ont manifesté contre l'Italie, et Tito s'est déclaré contre l'octroi à celle-ci de la zone anglo-américaine.

MOSLEY, cité du bassin houiller du Lancash reçu le duc d'Edimbourg, qui, voulant se r compte des dures conditions de travail des mi est descendu dans les galeries, à 700 mètres sous



NEW-DELHI. Installés devant la résidence de M. Nehru, des Sikhs protestent contre la démolition de leur ancien temple et refusent de se disperser avant que soit décidée sa reconstruction au même endroit.

PARIS. Parmi la dizaine de centenaires recensés dans la capitale figure la marquise de Manville-Bianchi (103 ans), que l'on voit, avec son fils, le prince de Bianchi-Médicis, montrant son portrait à 28 ans.

LONDRES. Désert depuis la guerre, le rocher singes du parc zoologique de la capitale britann a retrouvé ses pensionnaires... et son public. cents enfants avaient été invités à l'inaugura

A SEMAINE

[U. Ce moderne monstre des océans est un sous-
n américain qui a donné au cours d'exercices
s au large du Texas une belle démonstration de
pidité avec laquelle il peut « faire surface ».

IDRES. Le grand quartier général du N. A. T. O.
ve son installation en France, et les derniers
ces dont il disposait à *Belgrave Square,* dans la
ale anglaise, ont déménagé et franchi le *Channel.*

GAPOUR. Pour défendre leur village contre les
lleros communistes, les femmes de la bourgade
ise de Kubang-Tiga se sont engagées dans la
e Guard et participent à des exercices de tir.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA surprenante inflation démographique, dont les statisticiens peuvent mesurer l'importance dans presque toutes les nations du monde, il est possible de découvrir non pas une seule cause, mais des causes mêlées et dont certaines demeurent difficilement explicables. Les premières et les plus évidentes de ces causes sont, sans erreur possible, dans la vulgarisation des méthodes pastoriennes, des techniques préventives et curatives. De cela, tous les médecins, tous les savants de laboratoire doivent être fiers et nous pouvons, nous, Français, nous réjouir en pensant qu'à l'origine de cette œuvre admirable on trouve l'un de nos compatriotes, le créateur d'une méthode biologique, d'une philosophie biologique. Il y a toutefois des pays où les techniques savantes ne sont appliquées encore que de manière insuffisante, faute de personnel, de matériel, de bonnes règles, et ces pays sont, eux aussi, touchés par la poussée démographique. Ils perdent beaucoup d'enfants ; mais ils en engendrent un très grand nombre. Peut-on parler d'une vague d'espérance ou de confiance, en un moment où l'humanité tout entière vit dans l'incertitude et dans la terreur de catastrophes effroyables? Non certes. L'esprit hésite en présence de ces phénomènes mystérieux. La philosophie téléologique seule s'efforce d'expliquer la conjoncture en supposant que, comme toujours au lendemain des grands massacres, l'espèce, qui ne consent pas à disparaître, répare ses plaies et songe à l'avenir.

La France a pris part, elle aussi, à cette manifestation d'optimisme. Le nombre des naissances a sensiblement augmenté, chez nous, depuis nos dernières épreuves. Par malheur, ces mêmes épreuves ont eu, sur la mortalité infantile, une action notable et funeste. De savants pédiatres, comme Lesné, Debré, Rouèche, Huber, qui ont observé les événements de près, estimaient, par exemple, que le manque de charbon, c'est-à-dire de chaleur au foyer, était parmi les raisons de ce massacre des innocents.

Le Comité national de l'enfance, qui a été fondé voici trente ans, et qui succédait alors à la Ligue contre la mortalité infantile, peut aujourd'hui considérer son œuvre avec une juste fierté. Il réunit des pédiatres, des juristes, des psychiatres, des éducateurs. Il est en mesure d'étudier tous les problèmes qui concernent la parturition, la vie de l'enfant, ses besoins, ses maladies, son développement, son salut. Le Comité a, sur toute l'étendue du territoire, fondé des crèches, des pouponnières, des gouttes de lait. Il a organisé et organise sans relâche des consultations médicales, des jardins d'enfants, des centres de rééducation. Chaque année, il célèbre la fête de l'enfance pendant une semaine et cette semaine est naturellement placée dans la lumière du printemps.

Chose dont nous pouvons nous louer, le peuple français, qui n'est en général pas docile aux prestiges des propagandes, a compris que ce qui est en jeu, à cette heure de l'histoire, c'est la vie même de la communauté nationale. Un financier fameux disait : « Gagner l'argent, ce n'est rien. Le conserver, c'est difficile. » On serait tenté de dire, sur le même ton : « Faire des enfants, c'est assez simple. Les conserver, voilà ce qui exige beaucoup de piété, beaucoup d'amour. » A l'heure où tous les peuples du monde voient grandir, et parfois avec une prodigieuse rapidité, le nombre de ce que les spécialistes appelleraient leurs « nationaux », la France ne saurait, sans péril, demeurer à l'arrière-garde. La France, pays de l'économie, de la prudence, de l'épargne, se doit d'aider le *Comité national* à sauver le plus grand nombre possible de nos petits Français.

Même si l'amour de l'enfant n'était pas la forme la plus naïve et la plus pure de l'amour de la vie, même si le culte de l'enfant n'était pas un hommage rendu à l'avenir par un peuple qui veut vivre, il exprimerait encore le respect d'une société policée pour la femme, gardienne de toute espérance et de toute foi, pour la femme qui porte longtemps le petit être avant de l'engendrer dans la douleur. Pourrait-on penser sans honte que cette peine, que cette douleur seront à jamais perdues, faute d'un peu d'attention, faute d'un peu de sagesse, faute d'un peu de bonne volonté ?

LE BILAN D'UNE PREMIÈRE ÉTAPE

L'OR A BAISSÉ	LE 20 MARS	LE 9 AVRIL
Or fin : le kilo	590.000 fr.	522.000 fr.
Pièce de 20 francs-or	4.550 »	3.930 »
Pièce de 20 dollars-or	21.720 »	19.560 »
LE FRANC REMONTE LA PENTE		
Livre sterling (marché parallèle)	1.035 »	1.015 »
Dollar —	454 »	407 »
Franc suisse —	104 »	92 fr. 50
LA CONFIANCE REVIENT		
5 % 1949	80 fr. 90	83 fr. 60
3 % perpétuel	56 »	61 fr. 50

LA TRÉSORERIE EST PLUS A L'AISE

Les échéances extérieures ont pu être réglées sans sorties d'or. La trésorerie intérieure a pu faire face à ses échéances grâce à l'émission de Bons du Trésor.

LA HAUSSE DES PRIX EST STOPPÉE

L'indice des quarante et une denrées alimentaires, qui atteignait 144,8 pour la moyenne de février, était de 142,4 au début d'avril.

L'EXPÉRIENCE PINAY A PRIS UN BON DÉPART

La loi de finances votée, avec trois mois de retard sur l'horaire, la France a été dotée enfin d'un budget en équilibre. Non sans peine d'ailleurs, ce résultat n'ayant pu être obtenu qu'après six mois de controverses et de palabres et au prix de deux crises ministérielles.

M. Pinay avait trouvé comme entrée de jeu une situation lourdement obérée. La trésorerie, à peu près vide, ne permettait plus de faire face aux échéances. Les dollars du plan Marshall, ceux de la Banque de France et de l'Office des changes avaient disparu dans le gouffre des dépenses, et nous étions débiteurs de 410 millions de dollars à l'Union européenne des paiements. Notre boulimique budget de 3.400 milliards laissait apparaître un déficit de 300 à 400 milliards, qu'on se proposait de couvrir par l'impôt, alors que les charges fiscales et parafiscales représentaient déjà 38 % du revenu national. Et le parlement, après avoir refusé à M. Pleven les lois-cadres, qui eussent permis des économies massives, refusait à M. Edgar Faure les impôts nouveaux.

Or, une fois de plus dans la longue histoire de nos difficultés, c'est au moment où, devant le vide des caisses publiques et la montée croissante des prix, les plus optimistes commençaient à désespérer du sort de notre monnaie qu'un sursaut salutaire s'est produit. Ce redressement n'est nullement l'effet d'un quelconque miracle ; c'est le fruit de la volonté réfléchie et des patients efforts d'un homme politique de bon sens, riche de son expérience de chef d'entreprise, plus soucieux « de la leçon des faits et de la nature des choses » que des querelles d'écoles et des doctrines partisanes.

On a prétendu opposer le programme de M. Pinay à celui de ses prédécesseurs immédiats, dont il avait été le collaborateur. C'était oublier un peu vite que MM. Pleven et René Mayer comme M. Edgar Faure avaient dû rechercher l'équilibre budgétaire dans un climat inflationniste, alors que la hausse des prix intérieurs se conjuguait avec celle des matières premières sur les marchés extérieurs. Ce qui rendait urgent l'appel à l'impôt pour combler le déficit et retenir la monnaie sur la fatale glissade.

Plus chanceux, M. Pinay a vu sa tâche facilitée à la fois par la baisse des prix internationaux et par l'heureuse influence des perspectives saisonnières sur les prix intérieurs. Il n'en reste pas moins que le président du Conseil a fait montre d'un beau courage en se lançant résolument dans sa politique de défense du franc par l'appel à la confiance et sans recours à un surcroît de fiscalité.

Dix fois posée sur les articles essentiels de la loi de finances, la question de confiance a permis au gouvernement de grouper des majorités ondoyantes, amovibles et dont certains éléments se sont ralliés à la formule nouvelle beaucoup moins par conviction que par crainte d'une opinion publique favorable à une expérience basée essentiellement sur la baisse des prix.

Sans doute des techniciens et des économistes ne cachent-ils pas leur dédain pour les procédés « empiriques » de M. Pinay, qui, selon eux, vont à l'encontre des plus inexorables lois de l'économie. Mais en l'occurrence il semble bien que le facteur humain et psychologique l'ait emporté sur la rigidité mathématique des chiffres. En tout cas seuls comptent les résultats, et ceux que M. Pinay a déjà obtenus ne sont certes pas à dédaigner. Grâce aux souscriptions de bons la trésorerie a retrouvé de l'aisance ; au marché des changes l'or a fortement baissé et le franc s'est largement redressé. Les rentes françaises remontent et, fait essentiel, le pays se sent libéré de la longue psychose de hausse qui l'oppressait.

Cela ne veut certes pas dire que les difficultés soient aplanies après les votes du parlement. C'est même à présent qu'elles vont commencer. La première étape franchie, reste tout d'abord le problème des prix. Encore que la hausse soit nettement stoppée, ceux-ci n'ont pas accusé de baisses substantielles en ce qui concerne les denrées les plus nécessaires. Secondé par les organismes professionnels, M. Pinay a obtenu jusqu'ici par la persuasion nombre de gestes de bonne volonté. Sans doute sera-t-il tenu de recourir à des mesures d'autorité dans certains secteurs récalcitrants.

Baisse... Amnistie fiscale... Confiance... Tout s'enchaîne dans la politique de redressement entreprise. La baisse des prix reste la condition première de la stabilité sociale et de la confiance dans le franc ; celle-ci doit rendre à l'Etat la confiance des épargnants. L'amnistie fiscale — cet « acte de foi dans la vertu civique des fraudeurs » — si choquante qu'elle apparaisse du point de vue de la moralité publique, doit faire sortir de leurs cachettes clandestines les capitaux improductifs et faire rentrer au bercail ceux qui ont cherché refuge à l'étranger.

C'est là le second stade, et le plus délicat, de l'expérience Pinay.

Si une partie seulement de l'or et des billets thésaurisés rentre dans le circuit, les possibilités d'emprunt permettront d'alléger le budget de la France en étendant sur plusieurs générations les charges extra-normales que nous ont léguées la guerre et l'occupation.

« Politique antisociale parce que basée sur la confiance des possédants », ont dit les adversaires de l'expérience Pinay. Mais, comme l'a fait justement remarquer le président du Conseil, qui donc a le plus d'intérêt au salut et à la stabilité de la monnaie sinon les travailleurs, dont le budget familial absorbe la presque totalité des revenus ? Alors que des catégories sociales privilégiées ont la ressource, en période de désordre monétaire, de mettre leurs capitaux à l'abri dans les « valeurs-refuge ».

La reine (a g.) était « incognito » au Waldorf. Ci-dessus : Lily Pons. En bas : Marlène Dietrich.

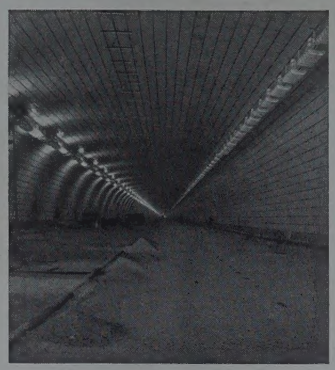
LA REINE DES PAYS-BAS AUX ÉTATS-UNIS

Coincidant avec le troisième anniversaire du pacte atlantique, le voyage aux Etats-Unis de S. M. la reine Juliana et du prince Bernhardt des Pays-Bas fut une nouvelle occasion d'affirmer l'étroite solidarité unissant les pays signataires du traité. Solidarité qui s'affirma, certes, dans les cérémonies organisées à l'occasion de cet anniversaire, mais qui se marqua plus encore peut-être dans l'atmosphère de sympathie dans laquelle se déroula tout le séjour. L'accueil cordial du président Truman, les applaudissements chaleureux qui saluèrent le discours prononcé par la reine devant le Congrès exprimaient les sentiments du peuple américain. Celui-ci, en effet, donna libre cours à son enthousiasme : rarement vit-on dans Broadway pareille pluie de confetti.

A ces manifestations la France fut d'ailleurs associée pour une soirée : de nombreux artistes de chez nous, plusieurs acteurs de la Comédie-Française et des mannequins portant des modèles spécialement dessinés par nos grands couturiers furent au Waldorf-Astoria les vedettes du gala *April in Paris* organisé en présence du couple princier au profit de l'hôpital français de New-York.

Deux spectateurs notoires : Béatrice Lillie et Charles Boyer.

A L'OCCASION DE SA
34me FOIRE INTERNATIONALE



↔ **ENTRÉE** : la tête amont, côté Saône
La tête aval, côté Rhône : **SORTIE** ↔

LYON INAUGURE UN TUNNEL ROUTIER

sous la Croix-Rousse

PAR CLAUDE THOMAS

POUR la première fois, cette année, la foule des visiteurs qu'attire à Lyon la grande manifestation économique internationale pourra traverser la vieille ville sans encombre, grâce au passage souterrain qui relie les quais de la Saône et du Rhône sous la colline de la Croix-Rousse. L'inauguration de la Foire — ce samedi matin — sera en effet immédiatement suivie de celle du tunnel routier de la Croix-Rousse, et dès que le ruban symbolique aura été tranché la nouvelle voie sera livrée à un trafic qui pourra atteindre 4.000 véhicules à l'heure.

Réalisé sur l'initiative du président Edouard Herriot, qui déploie une activité inlassable pour l'embellissement de la cité qu'il administre depuis bientôt un demi-siècle, le nouvel ouvrage d'art va permettre de décongestionner une circulation devenue difficile et faciliter la traversée de la ville aux voyageurs de Paris, de Saint-Etienne, de Grenoble ou de Marseille. Les solutions qui ont été apportées aux problèmes de la ventilation, de l'éclairage et de l'insonorisation en font en outre un modèle du genre et sont de bon augure au moment où les mêmes techniciens s'apprêtent à percer une voie routière beaucoup plus longue, à travers le massif du Mont-Blanc.

TREIZE ANS APRÈS

LE tunnel de la Croix-Rousse a son histoire. Le projet date de 1935 et les travaux ont débuté au printemps de 1939. Du fait des événements, il aura fallu près de treize années pour effectuer quelque 200.000 mètres cubes de terrassements, mettre en place 35.000 mètres cubes de béton, 2.700 de moellons, 650 de pierre de taille, 21.000 mètres carrés de pavage, 3.500 mètres de trottoirs et aboutir au tunnel actuel de 1.750 mètres de longueur, pour une section de 85 mètres carrés, sur une largeur de 12 mètres.

Arrêté en septembre 1939, repris, tant bien que mal, en août 1940, le travail aboutissait en 1941 au percement des galeries d'avancement. Le terrain rencontré était particulièrement mauvais, et la présence de maisons dont les fondations s'approchaient à une douzaine de mètres, par endroits, de la voûte du tunnel compliquait encore le problème. On appliqua la méthode dite « du parapluie », qui consiste à creuser trois petites galeries au pied et au sommet du tunnel et permet de bétonner au fur et à mesure des abatages, empêchant ainsi l'effondrement.

Les années 1942 et 1943 amenant le S. T. O. décimèrent les effectifs, jusqu'à l'arrêt total du chantier, en 1944, au moment des bombardements. La reprise s'effectuait dès 1945, et en 1948 le tunnel proprement dit était achevé.

Quatre années furent alors consacrées aux travaux d'aménagement, qui — grâce à la collaboration diligente de l'Inspection générale et des ingénieurs en chef des Ponts et Chaussées avec les chefs et les ingénieurs des entreprises de travaux publics — ont abouti à un « confort » et à une sécurité jamais atteints jusqu'à présent.

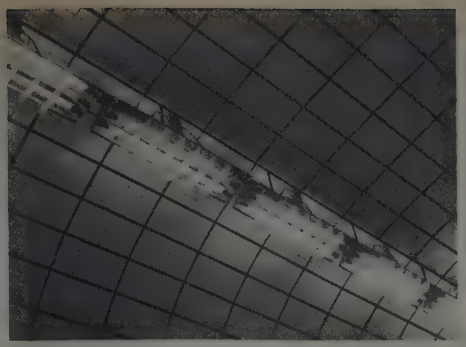
LES ORGANES DE VENTILATION

Les postes de ventilation s'échelonnent sur la Croix-Rousse. La forme asymétrique du bâtiment correspond à la hauteur inégale des deux puits d'aération : l'air vicié est évacué à 25 mètres au-dessus du sol. En bas : un des ventilateurs géants.

2.900.000 MÈTRES CUBES D'AIR A L'HEURE

LA ventilation a fait l'objet d'études très poussées, dont le résultat est éloquent : tout l'air contenu dans le tunnel peut être renouvelé, s'il le faut, en trois minutes grâce à cinq puits doubles aboutissant en surface à des stations de ventilation. La réalisation du projet posait un problème compliqué de génie

civil. L'emplacement des puits de ventilation était scientifiquement déterminé dans le souterrain ; mais, en surface, il fallait tenir compte des maisons qu'il ne pouvait être question de démolir. C'est ainsi, par exemple, que le puits central — la « station 3 » — fut orienté au départ à angle droit par rapport au souterrain et la conduite, traitée selon une ligne hélicoïdale pour aller rejoindre au point indiqué le souterrain. Le raccordement des puits verticaux, de 4 mètres de diamètre chacun, aux gaines profilées placées longitudinalement sous la voûte du tunnel nécessita un véritable travail de sculpture d'art dans le rocher ; mais le résultat en valait la peine. L'air vicié est aspiré par des fentes placées dans le plafond de la voûte et circule par une gaine centrale jusqu'aux puits d'évacuation. L'air frais, amené par deux gaines latérales, est conduit jusqu'au pied du souterrain. Ainsi le brassage se fait transversalement. Cinq stations, comprenant chacune deux puits — entrée et sortie d'air — utilisent des turbines dont le débit peut varier de 195.000 à 580.000 mètres cubes-heure. Cette capacité de ventilation interdit le retour d'accidents comme celui qui fit, en son temps, de nombreuses victimes dans un tunnel américain, où les conducteurs furent asphyxiés par les gaz d'échappement au cours d'un embouteillage de la circulation. L'aération est télécommandée à partir d'un poste central, relié par ascenseur à la partie centrale du souterrain, où est installé un poste de secours.



L'éclairage se fait par tubes fluorescents.

UN TUNNEL SILENCIEUX ET CONVENABLEMENT ÉCLAIRÉ

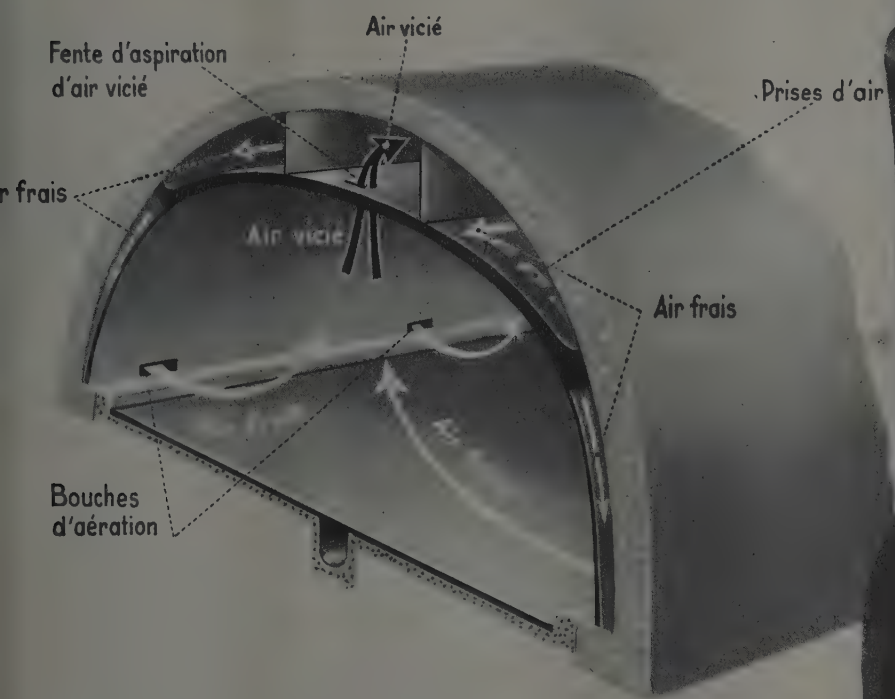
Les parois du tunnel sont traitées, d'une extrémité à l'autre, par panneaux de 60 centimètres. Un sur deux contient la gaine d'arrivée d'air frais ; l'autre est composé d'un ensemble d'éléments d'insonorisation, dont les chambres, aux dimensions scientifiquement étudiées, « absorbent » les différentes fréquences d'ondes sonores. L'éclairage a également fait l'objet d'une sérieuse étude non seulement sur le parcours souterrain, mais surtout à l'entrée et à la sortie. Il peut varier de 15 lux au mètre carré à 1.000 lux suivant les différentes heures du jour et de la nuit et même l'éclairement extérieur. Dans la partie centrale 15 lux le jour, 30, la nuit, sont suffisants. Quand on approche de l'ouverture, tout éblouissement est évité grâce à un éclairage progressif spécial qui passe de 30 à 90 puis à 250 et à 1.000 lux au fur et à mesure que la section éclairée de l'extérieur se fait plus brillante.

Si l'on ajoute un système de signalisation à trois feux, comprenant un poste tous les 100 mètres sur chacune des quatre chaussées, dix extincteurs, tous les 100 mètres également, et un circuit téléphonique relié au poste central, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que si le tunnel de la Croix-Rousse est — comme on l'a dit — le plus grand d'Europe occidentale, il est surtout le mieux équipé du monde.

Prolongé à ses deux extrémités de ponts qui enjambent la Saône et le Rhône (le premier de ces ouvrages est en cours de construction), le tunnel de la Croix-Rousse constitue dès à présent le grand axe est-ouest permettant la traversée rapide de la grande cité.

Sa mise en service le jour même de l'ouverture de la XXXIVe Foire internationale — à laquelle la participation étrangère a augmenté cette année de près de 25 % par rapport à 1951 — traduit une brillante réussite de la technique française.

UNE BELLE RÉALISATION TECHNIQUE



Un schéma et une maquette montrent la complication des ouvrages de génie civil. Ci-dessous : poste central de télécommande.

Sous la houlette d'Elizabeth

UNE série de victoires travaillistes a été enregistrée aux élections qui ont eu lieu récemment en Grande-Bretagne. Qu'il y ait dans ces succès de l'opposition une réaction extrêmement vive contre la politique d'austérité des conservateurs, il n'en faut pas douter. On escomptait de leur arrivée au pouvoir un allégement des contraintes et des restrictions. Il n'en a rien été ; au contraire. A coup sûr des élections générales seraient aujourd'hui nettement défavorables aux conservateurs. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'expérience entreprise par M. Churchill est à longue échéance et qu'il estime que trois ans environ seront nécessaires à son parti pour redresser la situation.

Aussi bien n'est-ce pas M. Attlee qui fait maintenant figure de principal adversaire du gouvernement, mais M. Aneurin Bevan, « rebelle » travailliste, qui vient d'exposer ses conceptions dans un livre, « A la place de la peur», qui fait grand bruit. L'article qu'on va lire brosse les portraits des deux duellistes « Nye » Bevan et « Winnie » Churchill.

UN GRAND MATCH SE POURSUIT : « NYE » CONTRE « WINNIE »

PAR L.-C. BOUSSARD

UN grand drame se joue dans la vie politique de l'Angleterre. Il ne se ramène pas simplement au jeu normal du balancier parlementaire entre le gouvernement et l'opposition de Sa Gracieuse Majesté. Les travaillistes sont restés très longtemps au pouvoir et ils ont imposé une législation sociale qu'on ne pouvait guère jusqu'ici trouver que dans les pays scandinaves. Sur ces réformes il n'est guère question de revenir, en dépit de tournois oratoires et de controverses sur les râteliers, les lunettes ou les perruques. Il est bien difficile d'apercevoir de grandes différences entre le programme des conservateurs et celui des travaillistes.

Le cas Bevan est celui du « rebelle » qui attaque à la fois la politique du gouvernement et la politique d'un parti qu'il n'a pas quitté et qui ne l'a pas exclu. Aneurin Bevan, dit « Nye », aujourd'hui quinquagénaire, est un Gallois fils de mineur, mineur lui-même, qui, dès qu'il eut l'âge de raison et de parole, se mit à vociférer avec violence et mordant contre les possédants, les riches, les exploiteurs, qu'il rendait responsables des misères de sa famille, de ses proches et de ses camarades de travail. La grande force de ce militant syndicaliste est que, ayant passé bien des années au parlement comme député ou ministre, il n'a jamais cessé de se faire le défenseur de ceux qui n'ont pas la chance ou les moyens de s'assurer une position convenable dans la vie. Il n'est donc pas inexact de dire que le grand spectacle de l'Angleterre contemporaine, c'est le match « Nye » Bevan contre « Winnie » Churchill.

Comblé d'honneurs, reconnu comme le plus grand orateur de son temps, auteur à gros succès et à gros revenus, admiré de l'Ancien et du Nouveau Monde, craint au delà du rideau de fer, amateur d'art, écrivain, peintre, historien, propriétaire heureux d'un cheval de course, « Winnie » Churchill n'en est plus à chercher une gloire supplémentaire tant il est assuré que le rôle qu'il joua pendant la dernière grande guerre lui assure l'immortalité. Et pourtant, s'il était poussé dans ses derniers retranchements, il serait sans doute amené à dire qu'il n'a pas devant lui d'adversaire à sa taille, sinon « Nye » Bevan.

Clement Attlee est un homme modeste, effacé, consciencieux, ayant de son devoir une opinion très élevée, mais il ne possède pas le brillant, l'esprit, l'à-propos qui lui permettraient de défaire Churchill sur le terrain de l'éloquence parlementaire. Au demeurant, l'homme de la rue peut à juste titre se demander quelle est la différence entre la politique de Churchill et la politique d'Attlee.

« Nye » Bevan reste l'homme qui, dans ce pays où le formalisme est plus important que le roi lui-même, n'a pas hésité, en dépit des clameurs, à faire allusion à la surdité du premier ministre, a déclaré qu'il fallait « crever la vessie gonflée de mensonges sur le poignard de la vérité », a traité Churchill d' « adolescent pétrifié », s'est écrié : « Pourquoi suer nos tripes pour en nourrir les ventres capitalistes » et a spécifié : « Nulle cajolerie ne saurait faire disparaître de mon cœur une haine profonde et brûlante pour les tories. Ils sont plus bas que la vermine. » En réponse à une telle éloquence Winston Churchill a un jour qualifié Bevan de « personnage encombrant et sordide ».

Quelle est donc la doctrine, le « nouvel évangile » de l'homme qui, entraînant avec lui plus de cinquante députés, a organisé une véritable mutinerie contre son parti, renforçant d'ailleurs ses positions dans l'opinion publique ?

Il considère que le communisme n'est pas une menace militaire, mais une menace économique. En conséquence, il suffirait de donner au peuple la protection et les moyens matériels qui assurent le bien-être pour triompher efficacement du communisme. On exagère la puissance militaire des Soviets, car ils n'ont pas, industriellement, avec leur production annuelle de 30 millions de tonnes d'acier seulement, les moyens de faire la guerre.

Il est d'avis qu'une réunion des représentants des quatre grandes puissances arriverait a résoudre les grands problèmes de l'heure actuelle, en réglant les problèmes de répartition et de distribution des richesses.

Ce petit homme, replet mais vif, au regard bleu mobile, à l'éloquence populaire, voire triviale, maître de l'invective, de l'image, de l'insinuation, a fait une carrière remarquable dans la politique. Il est né dans une de ces « régions noires » du pays de Galles, dans Ebb Valley, où la misère égalait au moment du chômage celle des pires régions de l'Asie. Il plaît au peuple non seulement par ses qualités intrinsèques, mais même par ses qualités familiales, puisque aussi bien il est l'époux de Jennie Lee, une charmante institutrice écossaise, elle-même membre du parlement. Il a rendu visite récemment à Tito, en Yougoslavie, donnant ainsi à penser qu'il est à la fois très avancé dans son socialisme et très anticommuniste. Il a toujours pris soin d'ailleurs de faire remarquer qu'il n'est avancé et révolutionnaire que dans la mesure où il est anticommuniste.

A propos des grands problèmes internationaux, comme ceux de l'Iran et de l'Egypte, Bevan offre des solutions simples : « On ne saurait refuser à ces pays le droit à l'indépendance, mais on doit en même temps, par le truchement des Nations Unies, leur demander de mettre au service de la communauté des nations les richesses qu'ils ont en main, le pétrole ou les centres de communications internationales, par exemple. »

Avec Aneurin Bevan nous sommes loin, très loin du socialisme tolstoïsant des Webb, du socialisme presbytérien de Ramsay Mac Donald et de Keir Hardie, du socialisme syndicaliste et londonien de l'ancien employé de téléphone Herbert Morrison et du brave trade-unioniste Bevin, de l'intellectualisme dialectique, juridique et marxiste de l'aristocrate avocat Stafford Cripps, fils de lord Parmoor, très loin aussi de l'idéalisme routinier du bon fumeur de pipe Attlee, à qui le plus grand reproche qu'on puisse faire est précisément qu'on n'a rien à lui reprocher.

En bref, à tous ceux qui veulent comprendre un peu ce qui se passe en Angleterre sous la houlette de la jeune reine Elizabeth on ne saurait assez conseiller de suivre de très près le match « Nye » contre « Winnie ».

Un des innombrables morts anonymes repose dans cette vallée au nord de Séoul, la capitale, où M. Syngman Rhee vient de réaffirmer dans une manifestation sa volonté de lutte.

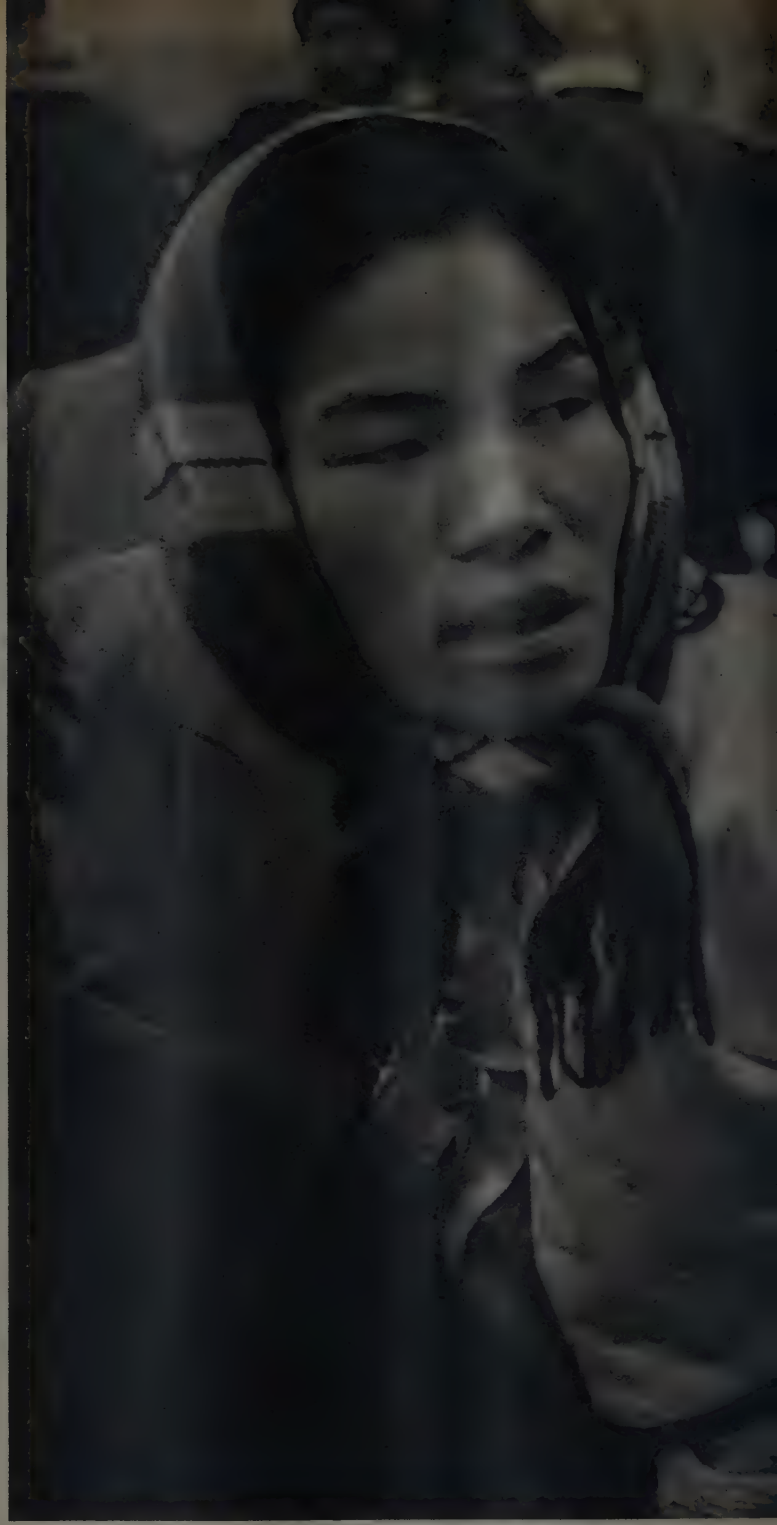
CORÉE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

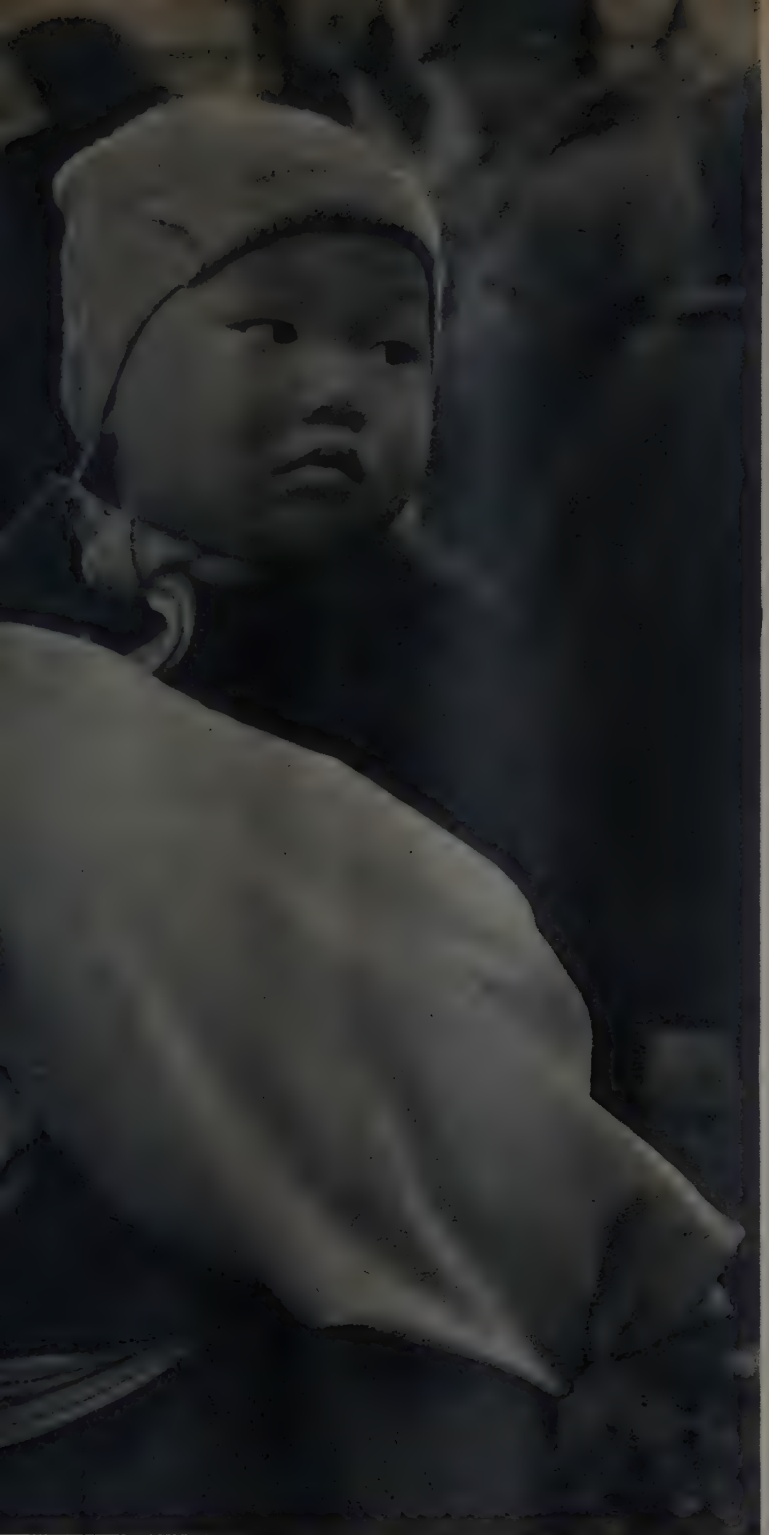
PAUL MOUSSET

L'année 1952 s'ouvrit au grand quartier général américain de Tokio sur un scandale que l'histoire dénommera sans doute : l' « Affaire des bonbons ». Quelques phrases suffisent à résumer le drame : aux alentours du 1er janvier un sergent de la garde d'honneur (cette garde de géants si fort reprochée au général Mac Arthur) pénétra un soir dans le bureau, vide, du général Ridgway. Il y vit, sur une table, une grande boîte qui, elle, était remplie de chocolats. Il en prit un, le mangea, l'apprécia et répéta l'expérience à trois reprises. L'enquête établit qu'il s'agissait de nougats. En chef soucieux du confort et du moral de ses hommes, le sous-officier fit main basse sur quelques autres bonbons (à la crème) pour les distribuer. Un colonel survint peu après, surprit un des soldats de garde la bouche pleine, le punit pour manger durant le service, poussa l'investigation et découvrit le pot aux roses. Des cyniques penseront qu'il eût mieux fait de s'en tenir là. Mais, indigné (des bonbons *volés* dans le bureau du général en chef !), il poussa les hauts cris, fit un rapport et réclama pour le sergent un châtiment exemplaire. Au *Press Club* les correspondants de guerre eurent vent de la chose. Ils enlevèrent le sergent, le firent boire, parler et écrivirent une série d'articles faussement horrifiés. Le thème en était simple, et Dwight Martin, de *Time,* le traita avec un singulier bonheur : « Quand on voit le degré d'amoralité atteint par les basses couches de l'armée américaine, on se demande en vérité de quoi colonels et généraux peuvent se rendre coupables... »

L'anecdote vaudrait à peine qu'on la contât si elle ne dénotait, au moins de la part des correspondants de guerre, un état d'esprit qu'on ne saurait passer sous silence. Les hostilités se



Ci-dessus : un des orphelins qui suivent le bataillon français, auquel ils rendent de menus services. Mais combien d'autres n'ont pas trouvé une seconde maman aussi dévouée que M^lle^ Monboisses, l'assistante sociale ! — Les parents survivants (en haut) ont le visage moins plein que leurs petits, auxquels ils réservent toute la nourriture. — Ci-contre : un mutilé (ceux-ci pullulent dans le pays) se traîne dans les rues de Séoul. — A droite : M. Syngman Rhee à Séoul avec sa femme, une Autrichienne qu'il a épousée jadis à Genève.



trouvent en effet ouvertes entre nombre de journalistes américains présents à Tokio, l'état-major du général Ridgway, et, par ricochet, le général lui-même. Pourquoi ? La faute initiale incombe sans contredit à certains membres de l'entourage du nouveau *Supreme Commander*. Ceux-ci, se souvenant de déclarations au moins imprudentes du général Mac Arthur et de leurs répercussions, estimèrent que le meilleur moyen d'éviter le retour d'incidents semblables consistait à ne laisser approcher le général que par des gens « sûrs ». Malheureusement pour eux, la plupart des envoyés spéciaux américains se fâchèrent et, certains de frapper juste, s'en prirent au général, dont le moins qu'on puisse dire aujourd'hui est qu'il pourrait sans difficulté être plus populaire.

— Vous allez à la chapelle ? me lança un dimanche un de mes confrères. Pourquoi ?

— Pour y apercevoir le général et sa femme.

— Ah ! vous voulez dire Cromwell et Marie-Antoinette !

Un an plus tôt, alors que « l'empereur sans couronne du Pacifique » régnait encore sur l'archipel, l'apostrophe n'eût point surpris. En 1952 elle semblait inconcevable à quiconque ignorait à quel point de nombreux journalistes américains en veulent au général Ridgway, qui n'en peut mais et ne se doute vraisemblablement pas de cette levée de boucliers tant il se trouve « chambré ». « Chambré » pour quelles raisons ? Pour celles indiquées plus haut. De crainte aussi des réactions que pourraient produire sur le commandant en chef des questions jugées (toujours par l'entourage) intempestives ou des révélations éventuelles que d'aucuns préfèrent le voir ignorer. Je sais, pour ma part, avoir éprouvé mille difficultés à l'approcher, bien que je l'eusse rencontré maintes fois au front l'an dernier. « On » me prêtait (à juste titre, avouons-le) le dessein de lui demander s'il était vrai de la guerre de Corée qu'on ne pouvait « ni la gagner, ni la perdre, ni l'arrêter »...

Une autre cause, d'ailleurs assez injuste — car en l'occurrence le général reçoit ses consignes directement de Washington — motivait l'ire des

Si, comme on l'espère encore, les négociations de Pam Mun Jom aboutissent à un armistice, ces pourparlers compteront parmi les plus longs qu'ait connus l'histoire. Et les comptes rendus des séances, s'ils sont jamais imprimés et publiés, représenteront plusieurs dizaines de volumes composés en petits caractères typographiques. De quelle durée seraient alors les débats pour la mise au point du traité de paix !

correspondants américains : la lenteur et le semi-échec des négociations de Pam Mun Jom. Que reprochaient-ils donc au général, devenu décidément bouc émissaire ? Ceci : les différentes questions à résoudre avant d'aboutir à un armistice appartiennent à des ordres bien tranchés. Or, si généraux et amiraux représentant les Nations Unies sont parvenus en un temps record à une délimitation de la ligne de front — problème *militaire* spécialement ardu, au dire des experts — il semble bien que d'autres cas litigieux eussent requis la présence de civils, et notamment de diplomates. Un simple exemple, dont des journalistes sans indulgence firent des gorges chaudes : lors des discussions relatives à l'échange des prisonniers, l'amiral américain Joy invoqua la convention de Genève. Après l'avoir laissé longuement parler, le délégué chinois de lui répliquer alors que ni la Chine ni la Corée du Nord n'étaient parties à la convention ; que, pour le surplus, celle-ci ne jouait qu'entre belligérants. « Or, comme chacun le sait, il n'existe juridiquement pas d'état de guerre entre la Chine, la Corée du Nord et les Nations Unies. » Argumentation irréfutable, l'entreprise coréenne n'étant officiellement qu'une « opération de police ».

Comme pour envenimer encore les choses entre l'état-major du général et les journalistes, le 7 février dernier, le colonel Welch, *Public Information Officer* à Tokio, eut l'heureuse idée de publier un mémorandum dans lequel il s'étonnait des relations qu'entretenaient à Pam Mun Jom les correspondants de guerre alliés avec leurs collègues communistes. Il déplorait que des ennemis pussent boire et converser ensemble et laissait entendre que les journalistes des Nations Unies porteraient une lourde responsabilité dans une faillite éventuelle des négociations.

La riposte fut immédiate et brutale. Mis en cause, les journalistes répondirent de leur plus belle encre au colonel que, durant les longues heures d'attente devant les tentes de Pam Mun Jom, le whisky aidait surtout à combattre un froid de 40 degrés ; qu'en outre s'ils entretenaient avec leurs confrères communistes — et malgré de fréquentes disputes — des relations admissibles, ils ne s'y étaient originellement prêtés qu'à la demande de certains des négociateurs eux-mêmes, qui, en maintes circonstances, les avaient priés de « sonder » l'ennemi. Ils relevaient enfin le fait que le grand quartier général des Nations Unies avait attendu sept mois pour s'émouvoir d'une situation connue de tout le monde dès la première semaine ! « Pourquoi ne pas avouer, ajoutaient-ils en substance, que vous commencez à vous mordre les doigts des concessions innombrables faites par vous depuis le début des pourparlers ? Qui ne sait qu'avec des Asiatiques il importe de maintenir ses prétentions ? Acceptez-vous seulement un rabais d'un centième, ils attendent des années s'il le faut, mais finissent pour vous avoir à la fatigue et obtiennent ce qu'ils souhaitent à leur propre prix ! »

Quand on m'accorda, la veille de mon départ, d'être reçu par le général Ridgway (entrevue à laquelle assistait son représentant auprès de la presse) et après qu'on m'eut fait plus ou moins promettre de ne pas poser la question, subversive, à laquelle il a été fait allusion, je tins à honneur de demander au général s'il croyait encore à la possibilité d'un armistice. Il me répondit en propres termes : *It's a pure guess...* Autrement dit : « Pure conjecture. » Et il ajouta : « Il semble évident que nos adversaires désirent un armistice. Mais ils le veulent à leurs propres conditions, ce à quoi nous ne sommes nullement disposés. »

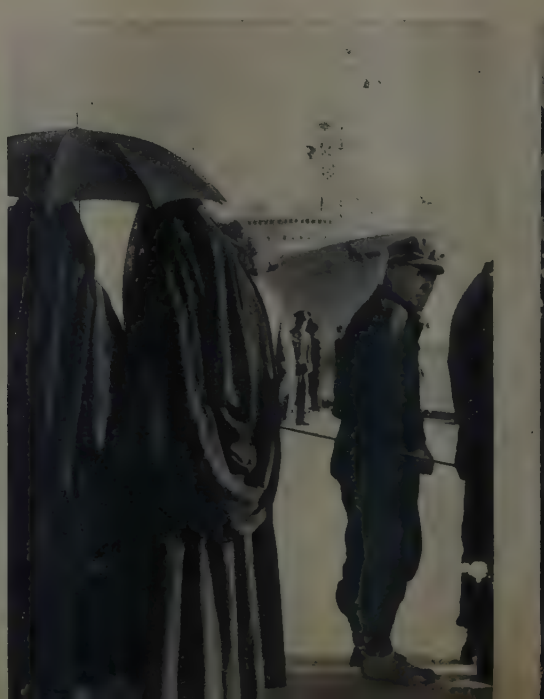
Tandis que je l'écoutais parler, j'observais le général. Il me recevait dans le bureau même où, quelques mois auparavant, m'avait accueilli Mac Arthur. Rien dans le décor n'avait changé. Tout au plus une tablette chargée de pipes et le portrait du jeune Mac Arthur avaient-ils disparu. Quant au général, il était grand, mince, aussi soigné dans sa tenue que pouvait l'être son ancien chef. Un athlète ; l'athlète qu'il était à West-Point. Sans doute, au contraire de Mac Arthur qui restait debout devant sa table, venait-il au-devant de ses visiteurs, jusqu'à la porte, et les recevait-il avec une cordialité pleine de retenue dont il semble avoir acquis le secret. Il s'exprimait avec clarté et paraissait assez peu se soucier du « témoin » qui, lui, semblait passer au crible chaque mot et prendre mentalement note de chaque phrase prononcée par le général. Que celui-ci fût ou non l'homme né pour conduire — sur le plan civil — une politique, je ne saurais le dire. En revanche, tout en lui proclamait le soldat. Lorsque, m'emmenant dans la *Map room*, il fit glisser les rideaux masquant la carte de Corée et m'expliqua son dispositif, il se prononçait avec une confiance absolue sur l'issue des opérations, pour peu que les Sino-Coréens se refusassent à l'armistice et entreprissent une nouvelle ruée vers le sud.

Car la guerre continuait de l'autre côté du détroit, bien qu'à dire vrai on ne s'en fût guère douté dans l'atmosphère un peu trouble de Tokio, en ces derniers jours de l'occupation américaine des îles.

POUR en revenir au général Ridgway, on le devinait tendu vers cette guerre, résolu au succès. En dépit d'une légère tendance au théâtral, on sentait en lui l'homme qui hait les tièdes et (l'expression est du général Monclar) « un combattant et un parachutiste éprouvé, habitué à se mouvoir dans l'insécurité ». Depuis longtemps il avait compris, notamment, que seul prévaut l'esprit d'offensive ; que, loin d'être des surhommes, les volontaires chinois ne diffèrent en rien de soldats, disciplinés, d'autres armées ; que le dernier mot revient, en fin de compte, à une infanterie entraînée. Avec le général Ridgway la guerre, vue des plus hauts échelons, n'était pas une construction supérieure de l'esprit, mais un drame. Et les généraux placés sous les ordres du *Supreme Commander* se voyaient tenus d'y jouer un rôle actif. Car il exigeait que, grâce à leurs hélicoptères, ils s'en allassent chaque semaine, plusieurs fois par semaine, rendre visite à leurs troupes les plus exposées, avant, pendant et après les opérations. D'autres eussent jugé excessive la rigueur dont il usait envers eux. Nul ne s'en plaignait pourtant, ni à Tokio, où les militaires gardaient bouche close, ni, je m'en aperçus quelques jours après mon arrivée, en Corée et au front.

Là encore l'atmosphère avait changé depuis le mois d'avril 1951. Alors qu'à cette époque les correspondants de guerre devaient, en dépit de leur magique petite carte bleue, se livrer à des acrobaties sans nombre pour parvenir sur le territoire coréen, passant d'un aérodrome sur un autre, faisant de l' « avion-stop », etc., en 1952 un service régulier fonctionnait plusieurs fois par jour entre la capitale nippone et Séoul, soit la distance de Paris à Rome. Il suffisait de se présenter au quartier général des F. E. A. F. (Forces aériennes d'Extrême-Orient) et de donner son nom pour qu'une jeep vînt, à l'heure fixée, chercher le candidat au voyage et l'emportât jusqu'à Tatchikawa, d'où des C. 54 l'emmenaient directement, en quelques heures, à Séoul, ou plus exactement à Yongdongp'o.

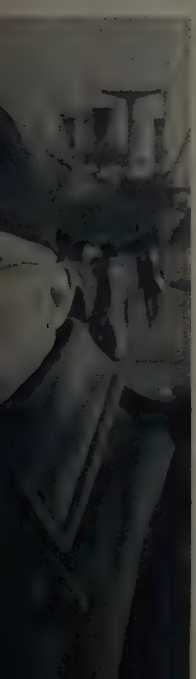
Le rodage était achevé. La machine de guerre fonctionnait à plein rendement, mais avec cette nuance commerciale, ce souci des « rapports humains »



bien typiques des Etats-Unis d'aujourd'hui. A l'aérodrome de Tatchikawa, par exemple, officiers et soldats, une fois leurs papiers vérifiés au bureau des passages, posaient leurs lourdes charges en un endroit qu'on leur désignait. Des coolies s'emparaient des sacs, des *duffle bags*. Ils y attachaient des étiquettes, les portaient jusqu'à l'appareil et les empilaient dans la soute à bagages. Puis, quand chacun était monté dans l'avion, un sergent, après avoir contrôlé si tout le monde avait correctement revêtu son parachute, prenait la parole : *Your attention, please, gentlemen !* Alors il se présentait, présentait son caporal, annonçait sa qualité de *flight steward*, se déclarait à la disposition de ses passagers pendant le vol, donnait le nom du pilote, le capitaine X..., et souhaitait à tous un bon voyage. A plusieurs reprises, durant les heures qui suivaient, cet « hôte de l'air » s'approchait des uns ou des autres, sans distinction de grade, plaçait en guise de coussin un parachute sous la tête d'un « seconde classe » ou sous celle d'un colonel, offrait du café ou du jus de fruit à qui en désirait, réglait le chauffage, indiquait l'altitude, signalait les points intéressants du paysage qui s'aplatissait au-dessous de nous. Au décor et aux uniformes près, on eût pu se croire sur une ligne civile.

A Séoul, en revanche, on retrouvait le « climat » dont le souvenir n'abandonnera jamais quiconque a vécu en Corée pendant l'hiver 1950-1951. Près de la piste d'envol, des soldats édifiant une construction nouvelle creusaient le sol de trous qu'ils remplissaient d'essence, à laquelle ils mettaient le feu afin de dégeler la terre. Le froid demeurait donc cruel, égal à lui-même. Le ciel, de son côté, restait éclatant. Mais, au rebours de ce qui existait l'an dernier, un court trajet en jeep suffisait à montrer que, matériellement, les choses avaient évolué. Pour le mieux. A la place de l'effarante piste, cabossée, toute en excavations et en ornières, qui traversait la grande plaine de sable précédant le Han, une route s'étalait, large et lisse. De nouveaux ponts remplaçaient les passerelles de bateaux hâtivement jetées lors de la reconquête de la ville. On touchait à la rive nord du Han. On pénétrait dans Séoul. Les rues y étaient nettes, débarrassées des décombres, que des corvées avaient proprement empilés le long des trottoirs. Mais ces rues elles-mêmes, droites, interminables, presque vides, quelle tristesse ! Elles se déroulaient au milieu de ruines uniformément fardées d'une couche épaisse de poussière d'un rose orange. Plus une seule maison intacte ! Pourtant cette destruction des faubourgs n'annonçait qu'à peine celle, totale, du centre de la ville. Là, plus rien n'existait. Des boutiques composant la « rue de la Paix » de Séoul, ces boutiques où se

Une vue du camp occupé en janvier dernier par le bataillon français, au milieu des montagnes, au nord de Séoul, après que le lieutenant-colonel Borreill (à dr.) eut pris le commandement de l'unité.



De gauche à droite : le lieutenant Guerriaud, du bataillon français, qui perdit un bras en 1944 lors de la reconquête de Toulon ; le capitaine aumônier Chassang ; son inlassable activité a permis la mise sur pied des œuvres sociales dont le bataillon manqua trop longtemps. — A Yokohama, des religieuses ont accueilli certaines de leurs sœurs chassées de Chine. Cette « Marseillaise » apportait aussi des renforts. — Le général Monclar, qui a repris ses quatre étoiles, vint les attendre.

De haut en bas : les Américains dédient les ponts qu'ils reconstruisent au souvenir de certains de leurs hommes tombés dans des circonstances glorieuses. — Notre chargé d'affaires en Corée, M. Henri Brionval, et le secrétaire général des Nations Unies à Pusan, M. Mathieu. — A 1 kilomètre des premières lignes, le capitaine aumônier Gombert célèbre, devant nos soldats, un service à la mémoire du maréchal de Lattre.

vendait la soie, où se martelait l'argent, plus rien que des amas de briques... Disparu, lui aussi, le grouillement d'antan ! Là où l'on se rappelait la foule la plus dense, la plus bigarrée qui fût, l'œil n'apercevait que des individus épars. Sans doute, dans cette cité qui renferma plus de deux millions d'habitants, en comptait-on encore, officiellement, quelques centaines de milliers. Beaucoup d'artères de cette ville, étendue sur son plateau et ses collines, ne s'en révélaient pas moins désertes. Les survivants semblaient des échantillons, des spécimens de la population de naguère : femmes aux larges jupes blanches prenant sous les seins, aux boléros jaunes, bleus, cramoisis. Nombre d'entre elles portaient dans le dos, protégés du froid par une couverture, de ces nourrissons pathétiques qui, malgré tous les désastres, s'obstinent à naître. Elles circulaient, le visage fermé, la démarche endormie. Des vieillards à la barbe de chèvre continuaient à tituber sous de trop lourds fardeaux. Des enfants en guenilles semblaient s'employer à d'obscurs trafics. Des soldats sud-coréens, en petites bottes molles, les genoux un peu fléchis, passaient, la carabine à l'épaule, ou faisaient leur marché, un panier à la main. Et, de-ci de-là, des mendiants, des infirmes, des mutilés traînaient sur les trottoirs, sans que nul s'apitoyât, sans que personne, obsédé par ses soucis propres, leur jetât un regard.

De quoi pouvaient-ils bien vivre, ces rescapés ? L'Amérique, le gouvernement Syngman Rhee leur distribuaient un peu de riz. Pour le surplus, ayant triomphé d'une effroyable « sélection naturelle », ils « se débrouillaient » et parvenaient tant bien que mal à subsister. « Si un jour, me dit plus tard un Sud-Coréen, l'on publie des statistiques *honnêtes*, on s'apercevra que les morts civils se chiffrent par millions... » Ah ! si Tokio semblait oublier la guerre, on la retrouvait à Séoul, avec ses ruines, le grondement intermittent, lointain de l'artillerie, l'évocation de ses ravages et cette tension dont les ondes ébranlaient les nerfs ! Des Coréennes en uniforme de policier assuraient la circulation avec un automatisme, tout nouveau, des gestes. Une compagnie de fantassins défilait à une cadence, elle aussi, nouvelle. Partout, des écriteaux, en anglais, à l'adresse des G. Is : « Couvre-feu à 21 heures », « Cafés, restaurants, maisons de thé consignés », « L'alcool indigène rend aveugle ! »

D'Américains, d'ailleurs, on en voyait peu. Un grand nombre d'activités autrefois dévolues aux G. Is avaient été remises aux mains des autochtones. « Si les Coréens ne rendaient pas au combat, me déclara un Français, c'est qu'ils manquaient de tout. Les Américains, qui, aux origines, se défiaient d'eux, s'en sont enfin aperçus après le mois de mai. Alors ils les ont équipés. Ils les ont vraiment armés, vraiment vêtus. On leur a donné des camions. De son côté, Syngman Rhee a fait preuve d'autorité. Toute faute de commandement s'est vue impitoyablement sanctionnée. Des colonels sudistes furent cassés, et même fusillés après un procès sommaire. Les Roks reprirent courage. Les Américains, confiance. Au bout de peu de temps ils leur rendirent de l'artillerie. Ils leur accordèrent quelques avions. Les résultats se révélèrent étonnants. Ces gars-là sont incroyables dans l'attaque. Un peu moins bons dans la défensive. A la cote 1211, en septembre et octobre derniers, au moment où la 2e division américaine (et le bataillon français) attaquaient Bloody Ridge et Crèvecœur, une division nordiste et une division sudiste s'anéantirent réciproquement, au corps à corps ! » Un autre enchérit : « Maintenant ils en veulent ! Leur haine contre Nordistes et Chinois est devenue sauvage. Ils les considèrent comme responsables de tous leurs malheurs. Les manifestations contre l'armistice qui se sont déroulées à Séoul ne sont pas de la frime. Ils déclarent aux Américains : « Cessez le combat si vous l'entendez ainsi. Nous, nous conti- » nuerons. » Remarques, je le savais, qui coïncidaient avec l'opinion de notre chargé d'affaires en Corée, M. Brionval (dont l'éloge n'est plus à faire et qui, dans sa partie, s'est dépensé depuis juillet 1950 autant qu'un combattant du front dans la sienne). Pour lui, Syngman Rhee s'affirmait sans contredit possible un grand patriote, décidé à lutter jusqu'à la mort.

Mais, signe indéniable d'une situation aux multiples facettes, certains protestaient : « Que Syngman Rhee et ses séides s'opposent à une cessation des hostilités, à tout geste de conciliation, bien sûr ! Quoi de plus naturel ? Ils ont tout à y perdre. Mais interrogez donc les Coréens, la grande masse des Coréens. Vous verrez ! Ils ne demandent qu'une chose, ceux-là : la fin de la guerre ! Ils sont ruinés. Ils ont tout perdu. La plupart des leurs sont morts. Ils ne croient plus à la toute-puissance des Blancs, loin de là !

— Nul ne peut se faire une idée en France de la misère du peuple coréen. Et les mutilés qui encombrent les villes en ruine en oublient de se plaindre, tant leur propre sort leur paraît peu de chose comparé à la détresse de leur patrie.

Alors, qu'on partage leur pays en deux, en huit ou en douze, peu leur chaut, croyez-le bien ! »

L'enquête à laquelle on m'incitait n'aurait rien donné. Soumis à un contrôle policier sans défaillance, les Coréens, surtout quand un interprète doit venir en tiers dans un dialogue avec un Occidental, restent muets. D'ailleurs, les opinions qu'on m'exprimait n'offraient rien d'absolument inconciliable. Les unes venaient de militaires, maintenant bien pourvus de tout ; les autres, de civils, dans une misère quasi totale. De même, aucune conclusion ne se dégageait du grand meeting auquel il me fut donné, quelques semaines plus tard, d'assister.

Syngman Rhee avait quitté Pusan, la capitale provisoire du Sud. Il venait à Séoul parler devant le Capitole, l'ancien siège du gouvernement. Il vint donc et parla en effet devant une foule qu'en toute honnêteté on ne saurait évaluer à plus de dix mille personnes. Encore celles-ci — les enfants des écoles mis à part — avaient-elles été réunies avec cette douce persuasion dont sait, quand elle le veut, user la police. Une foule qui obéissait, applaudissait au commandement. M. Syngman Rhee, qu'accompagnait sa femme, l'Autrichienne épousée jadis à Genève, monta à la tribune. Ses talents d'orateur, de politicien ne faisaient pas de doute. Quand il déclara sa volonté de refaire de Séoul le siège de son gouvernement, certains l'acclamèrent. Il partit sur ce succès. Les Américains, le soir même, furent moins enthousiastes et se bornèrent à dire : « On verra plus tard. »

Car, bien que de Séoul on n'entendît plus le canon que de temps à autre, la guerre se poursuivait. « Ah ! s'écriait souvent tel ou tel officier américain, que n'avions-nous en juin dernier les forces suffisantes ! L'ennemi se

— Quelle que soit l'issue de ce conflit, il aura montré du moins, à une échelle réduite, ce que serait une guerre mondiale entre deux blocs de puissances possédant des armes que nul n'a voulu révéler dans les combats de Corée.

trouvait alors à notre merci ! Nous pouvions, cette fois, le rejeter sur le Yalou ! C'est alors qu'il amorça cette histoire d'armistice. Et nous mordîmes à l'appât. Et nous acceptâmes. Pouvions-nous agir autrement ? Non, hélas ! En attendant, le temps a travaillé pour lui... »

C'était exact. La supériorité aérienne que l'on entrevoyait « en face » dès le mois de mars 1951 était devenue avec le temps une vérité indiscutable, du moins dans le domaine de la chasse. En outre l'artillerie sino-coréenne et la D. C. A. savaient faire parler d'elles. Quant à la solidité des lignes...

Celle-là était réelle. Il m'avait été donné de l'éprouver. Car peu avant l'incursion de M. Syngman Rhee à Séoul j'avais rendu visite au bataillon français.

Une fois encore la procédure s'était singulièrement simplifiée. Un simple coup de téléphone de notre camp de presse à la VIII[e] Armée, et un avion de liaison, un L. 19, m'emportait vers la division. Nous décollâmes sur 200 mètres et prîmes de la hauteur. Le soleil éblouissait. Nous virâmes au-dessus de Séoul. Qui n'eût point su ce dont il retournait se fût peut-être mépris sur l'état de la ville. Car, trouées du rectangle central de leurs patios, beaucoup de demeures accrochées aux collines semblaient, sous leur couche de poussière ocre, encore habitables. Puis, comme on survolait ce pays brun et blanc, ce relief où les crêtes des montagnes s'arrondissent d'usure ou se hérissent, sans qu'on comprenne pourquoi, en lame de couteau, on mesurait l'héroïsme, la peine de ceux qui, piton après piton, avaient, à une certaine époque, redressé la situation et progressé vers le nord.

L'avion tanguait. Ces légers appareils sont à la merci du moindre trou d'air, du plus petit coup de vent. En dépit du soleil le thermomètre extérieur indiquait une température très basse. A côté du pilote, dans sa carlingue chauffée, je ne m'en apercevais pas et contemplais une fois de plus ces vallées, coupées de rizières compartimentées entre leurs diguettes. Soudain l'on descendit. L'expédition n'avait pas duré trois quarts d'heure. L'avion vira une, deux, trois fois. Puis il atterrit sur une piste gelée, absolument plane — les bulldozers avaient passé par là — entre des montagnes. Des hommes au visage entouré de fourrures guettaient notre approche. Des tentes se démasquaient non loin. Nous nous trouvions au quartier général de la 2[e] division.

MOINS d'une heure après un second coup de téléphone, une jeep venait me chercher, du bataillon français. Je connaissais le chauffeur. Il avait appartenu au premier bataillon de volontaires pour la Corée, à celui qu'en octobre et novembre 1950 l'*Athos-II* conduisit de Marseille à Pusan. Plusieurs fois blessé, il rapportait de sa campagne deux citations et la *Silver Star*. Un autre paquebot allait le rapatrier bientôt... Tandis qu'il me donnait des nouvelles des uns et des autres, me parlait de divers officiers, et, notamment, du commandant de Beaufond, pour le courage duquel il semblait nourrir une admiration particulière, du P. X. (ces cantines dans lesquelles on trouve de tout à des prix abordables), qui, disait-il, « fonctionnait magnifiquement », nous roulions sous un ciel d'un bleu limpide, au milieu de montagnes sucrées de neige. Brusquement se dressait un grand écriteau : « A partir d'ici, *black out* total. Eteignez vos lumières ! » La prescription ne jouait évidemment que la nuit. Mon compagnon, qui, comme tous les Français et au désespoir des M. P. américains (à contre-cœur ils finirent par s'y habituer, tel est le prestige, là-bas, du bataillon), conduisait comme un fou, sans gants, le col de la chemise ouvert et semblait se moquer des limites de vitesse imposées par les règlements, appuya sur l'accélérateur. « Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. Risque-t-on de tomber sous le feu de l'artillerie ? — Oui, répondit-il en riant. Et même des mitrailleuses. Mais surtout cette route constitue, somme toute, le *no man's land* entre les Chinois et nous-mêmes. Ils sont au nord, nous, au sud. Alors de temps à autre, moins d'ailleurs pour une jeep que pour un *command-car*, ils se déchaînent. Nous ripostons. Quand on se trouve pris dans cette bagarre, une seule solution : foncer à tombeau ouvert. — Vous ne l'auriez pas pu l'an dernier, dis-je. Du moins, pas à cette allure. » Instantanément il comprit ce que je voulais dire et, conduisant d'une main, tirant de l'autre une cigarette de la poche de sa *parka*, il approuva : « Ah çà, vous pouvez l'écrire. Si jamais nous gagnons cette guerre, ce sera bien au génie américain qu'on le devra. Drôle, ça, hein ? Pendant les autres guerres les gars du génie faisaient plutôt l'effet de pauvres types, presque d'embusqués. Les Américains les auront bougrement réhabilités. J'ai vu, moi qui vous parle, des *pistes* transformées par eux en huit jours en routes véritables, à trois et quatre directions ! Vous vous rappelez le 6 mars, quand le bataillon, après la victoire de la cote 1037, descendait avec ses jeeps, ses camions, ses ambulances ; que la 2[e] division Rok montait en sens inverse avec toutes ses voitures ; qu'entre les véhicules se faufilaient à pied, en file indienne, des milliers de soldats sudistes ? A notre droite il y avait le précipice. La route n'était qu'une croûte de glace. Je peux bien vous le dire : jamais je n'ai eu aussi peur. Je conduisais ma jeep, pleine de monde. A chaque seconde je me voyais basculant dans le ravin. Maintenant, je vous le dis, cette route, c'est un boulevard. » Il me demanda du feu et continua : « Il ne faut pas croire que ces « rombiers-là » se bornent à travailler. Le 17 mai — j'y étais — dans la région de Putchanel, au sud d'Inje, on se repliait encore. Qu'a-t-il fait, le génie ? La situation devenait méchante. Il a abandonné ses véhicules lourds. Il a sauté sur ses armes individuelles, occupé des positions défensives et couvert la retraite. Ah ! non. Chapeau bas devant le génie ! » « Et les Roks ? demandai-je. Il paraît que maintenant ils ne sont pas mauvais non plus ? — Eux ! Vous voulez rire. Ce sont des lions, ces petits bonshommes-là ! »

On franchit un pont dédié, selon la formule américaine, à la mémoire d'un soldat dont la bravoure était grande. (Le même honneur fut rendu, très officiellement, à celle d'un officier français valeureux entre tous, le capitaine Goupil.) Les auteurs de ce pont l'avaient signé. Ils avaient marqué que c'était leur œuvre. Pour les routes il en est de même. De grands écriteaux : « Cette route est entretenue par la 10[e] compagnie du N[ième] génie », ou, plus loin : « A partir d'ici c'est la nième compagnie qui poursuit le travail », indiquent qui les a refaites, élargies, qui en prend soin. Cela avec cette rage d'individualisme, de revendication des responsabilités, cet esprit d'émulation qui sont ceux de l'Amérique actuelle.

Soudain, au flanc d'une montagne toute blanche — elle le sera jusqu'en mai — apparut un village de tentes, vertes, brunes sur la neige, au milieu d'un bosquet de pins : le P. C. du bataillon français. En face de lui, au nord : des massifs, des « pitons » occupés par les Chinois. A vol d'oiseau, entre les deux positions adverses la distance était courte. Au centre d'une placette, un grand mât et le drapeau tricolore. L'ordre, la tenue de ce campement étaient irréprochables. Il y avait certes loin de ce P. C. aux gourbis de fortune dans lesquels, un an plus tôt, avaient claqué des dents les gens du bataillon Monclar. Mais il suffisait de voir les visages — tous nouveaux pour moi — des volontaires de 1952 pour savoir que les hommes pouvaient changer, l'esprit du bataillon, le bataillon restaient les mêmes. Le commandant actuel de l'unité, le lieutenant-colonel Borreill, me le dit d'ailleurs sans ambages. Mal venu celui qui se fût mépris sur sa politesse, sur son sourire. Il ne s'agissait pas là d'un *yes man*. Quelques inflexions de sa voix, certaines lueurs de son regard prouvaient au plus borné qu'une

— Né à Tautavel, dans les Pyrénées-Orientales, saint-cyrien, officier de chars affecté sur sa demande à la Légion, le colonel Borreill acceptait une lourde succession : celle du général Monclar, que tenaient en très haute estime les Américains. Mais en peu de temps ceux-ci faisaient le plus grand cas de lui et lui accordaient leur pleine confiance.

fois une décision prise par lui il était vain de s'opposer à sa volonté. A ses côtés se tenaient le commandant Bertrand de Sèze, dont la courte barbe de trappeur s'harmonisait avec un bonnet de fourrure grise, et le commandant Lamy, réservé et subtil. Certains des premières « fournées » n'avaient pas encore quitté le théâtre coréen : l'aimable capitaine Mallon, spécialiste du 4[e] bureau ; les lieutenants Martin, Gomez, de Fleurieu, Chapron, Collard ; le sous-lieutenant Périer ; l'adjudant-chef Janet. Quelques randonnées sur les positions et aux « haricots » des avant-postes, parmi des gens vêtus de blanc pour se confondre avec la neige, me permirent de connaître des hommes tels que le capitaine Cendré, les lieutenants Pagniez et Barrès ; des volontaires tels que — un jour, dans un *bunker* de première ligne, par un froid vraiment atroce — les caporaux Maurice Moreau, Guy Frénot et le 2[e] classe Joseph Serrano. A quels mobiles ces derniers avaient-ils obéi en s'engageant ? Ils me le dirent alors que l'artillerie chinoise donnait de la voix. L'un, qui vendait des chemises place d'Italie et aimait les chansons de Jean Sablon et de Lucienne Delyle, avait cédé à un « coup de bourdon ». L'autre, du quartier de l'Ecole militaire, et « gélatino-graveur » à l'Electricité de France, voulait « mettre un espace entre sa vie passée et sa vie future ». Le troisième, enfin, entendait tout bonnement changer d'existence.

Si la place ne me manquait je pourrais évoquer bien d'autres figures, celle notamment de ce soldat qui écrivait, m'affirma-t-il, un roman sur les Coréens, un roman intitulé : *C'est jaune et ça ne sait pas*. Tout cela

dans un décor à la fois pur et glacé, devant des plaines dévorées d'herbes pointant sous la neige, où l'on hésitait à croire que se fussent édifiées des villes en dépit de pancartes qui affirmaient : « Ici se trouvait Ouinchan », « Ici se trouvait Komwhua ». Mais si je ne puis citer tout le monde, du moins je désire mettre en vedette les noms des capitaines aumôniers Chassang et Gombert ; des lieutenants Guerriaud, qui perdit un bras devant Toulon, Joano, Liron, Caldayrou ; celui, surtout, de M^lle^ Monboisses, assistante sociale au bataillon et déjà abondamment décorée. Aucune femme ne suscita jalousies pareilles. De la part des Américaines. Nulle d'entre elles, en effet, n'avait été autorisée à suivre les troupes au feu. M^lle^ Monboisses, les Français, eux, l'adoraient. « C'est une *dure*, déclaraient-ils de cette jeune femme distinguée, au courage inégalable. Mais il faut qu'elle ait la *baraka*. Parce que, quand on voit où elle va se fourrer, y a pas de Bon Dieu, quelque chose la protège ! »

J'ATTENDS ici l'objection : « On se bat donc encore en Corée ? » Si l'on se bat ? A cela une seule réponse, celle d'un G. I. américain : « La guerre pourrit peut-être. Mais quand je me trouve dans le coup, alors là je vous jure bien que ça me paraît aussi réel qu'à Crèvecœur ou à Wonju. » Sans doute l'ère des grandes opérations : la poussée vers le Yalou, la retraite sur Pusan, la remontée vers le 38^e^ parallèle, semble-t-elle provisoirement terminée. Mais des « opérations de patrouille » ne cessent jamais. Encore importe-t-il de comprendre ce qu'on entend par ces actions, qui mettent en jeu parfois tout un bataillon. Je n'en donnerai qu'un exemple, vécu.

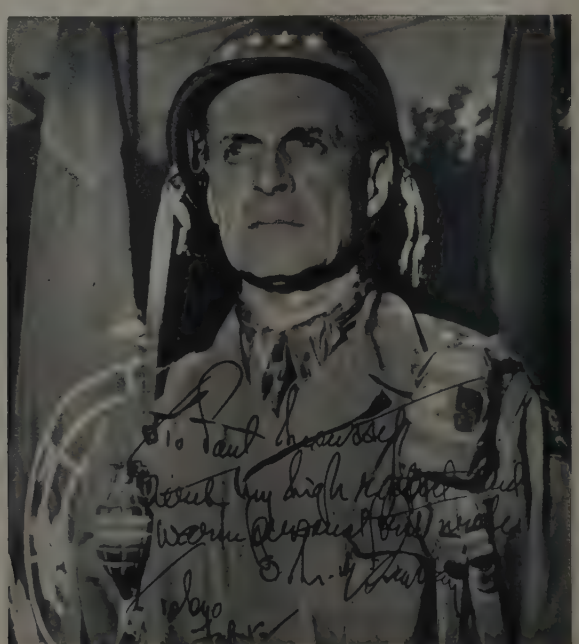
Le soir de mon arrivée au bataillon le colonel Borreill me convia, avec sa courtoisie souriante, à assister, si le projet m'en agréait, à une « patrouille ». J'acceptai d'autant plus volontiers qu'au Tonkin, d'où je venais, des officiers placés à égale distance du haut commandement et de la troupe avaient semblé s'être donné pour consigne de tout cacher aux correspondants de guerre. Bardés de laine et de fourrure, nous partîmes donc par —30 degrés, tous feux éteints, sous une lune splendide. Comme chaque nuit, un faisceau de projecteurs éclairait, à l'est, à plusieurs kilomètres de là, un défilement que pouvait emprunter l'ennemi. Oh ! en ce qui me concerne l'opération n'eut rien de glorieux. J'assistai à l'affaire de la meurtrière d'un observatoire de régiment. Ce fut pourtant une expérience inoubliable. Car toutes les phases de l'engagement — qui commença le matin, en pleine nuit, à 4 h. 30 — je les suivis comme sur la « boîte à sable ». Juché au sommet d'un piton, l'observatoire dominait d'environ 300 mètres le lieu de l'action. La nuit était calme. Une compagnie américaine devait progresser à l'est d'un massif montagneux ; des éléments de chars, à l'ouest. Il s'agissait de faire des prisonniers ; entreprise ardue, les Chinois préférant la mort à la capture. Bref, l'opération se déclencha à l'heure dite. Tout d'abord il n'y eut rien. Puis des armes automatiques se mirent à cracher. En peu de temps, sur quelques centaines d'hectares, les balles traceuses, les départs d'artillerie, les arrivées permirent de comprendre le déroulement de l'opération comme si un officier eût sabré la carte de coups de crayon. Cette nuit-là, où il ne se produisit rien de très remarquable, la bataille à un novice eût paru féroce. Fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, mortiers, artillerie lourde rivalisaient de violence. Mais surtout, ce qui ajoutait du piquant à la chose, c'était que, soit directement en américain, soit par l'intermédiaire des interprètes de chinois, nous entendions tout ce qui, 300 mètres plus bas, se disait à la radio. Ceux qui s'imaginent encore que les Chinois ne s'expriment qu'en termes fleuris, en phrases où n'interviennent que roses et lotus se trompent bien ! Car les sons rauques qui nous parvenaient de la plaine se traduisaient de la sorte : « Ici, chef de section Untel. Je crois apercevoir des éléments américains qui tentent de s'infiltrer selon tel cheminement. Flanquez-leur quelques obus ! » Peu de minutes plus tard, du côté américain : « Nous sommes pris sous un feu de mortiers. Nous ne pouvons avancer ni repérer l'emplacement des pièces. » Puis, avec cette intensité de ton particulière aux Américains chaque fois qu'intervient une possibilité de perte humaine : « Un tel de nos hommes vient d'être blessé. Il peut encore marcher. Dès que je le pourrai, je le ferai évacuer. »

La lune, très basse, se voyait encore dans un ciel bleu et rose quand, à 8 heures, l'opération cessa. Elle se soldait par un complet échec. Echec dû à un simple fusil-mitrailleur dont on connaissait parfaitement l'existence, mais à ce point retranché et protégé que seul un obus de plein fouet l'eût pu réduire au silence. On n'avait fait aucun prisonnier. La débauche de munitions se révélait énorme. Aventure quotidienne. Les Chinois, quand il leur prend fantaisie d'attaquer, ne remportent pas de succès plus marquants.

« Voyez-vous, me dit un major américain, nous avons à peu près complètement abandonné strafing, rockets et napalm. En revanche, nous avons intensifié les bombardements par air et par artillerie. Ce qu'il nous faudrait, *en quantités considérables*, ce sont des fusées à retardement et des obus à grosse capacité. Nous avons mis en ligne des 203 (Howitzer de 8 pouces). Mais nous n'en avons pas assez. Nous aurions besoin d'une grosse artillerie de destruction. — Et les gens d'en face ? » Une moue de mon interlocuteur : « Ils commencent, malheureusement, à être très bien montés. » Je continuai : « Mais, dites-moi, si depuis le printemps et l'été derniers vous vous êtes enterrés, « bétonnés » de part et d'autre et pouvez, des deux côtés, grâce à la nature du terrain considérer vos positions comme imprenables ; si, au surplus, les Sino-Coréens possèdent une artillerie, une D. C. A. importantes et une aviation en passe d'égaler celle des Nations Unies, quelle solution envisager à ce conflit ? — Je suis soldat, me répondit le major. Pas prophète... » Après quelques secondes il ajouta : *Malgré nous, nous gardons les yeux fixés sur Pam Mun Jom. Car c'est bien la première fois dans l'histoire que deux puissances majeures — vous voyez auxquelles je fais allusion — négocient un armistice alors qu'aucune d'elles n'a été vaincue, alors qu'on entrevoit mal celle qui, éventuellement, pourrait l'être...*

PENDANT mon séjour en Corée je vis des coups de main, des enlèvements de petits postes, au cours desquels l'héroïsme ne chôma pas. Il y eut des morts et des blessés. Du côté militaire, rien de déterminant. Pourtant, au terme de ce tour d'horizon, et alors qu'il m'appartient, évidemment, de faire le point, je me dois de rapporter quelques phrases émanant d'un officier américain et qui peuvent, pour le moment, servir de conclusion : « La guerre stagne, c'est un fait. Le moral de nos soldats n'en est pas atteint. Depuis ce qu'on a appelé la « rotation », c'est-à-dire le remplacement régulier des troupes, qui, ainsi, ne passeront guère plus d'un an hors d'Amérique, le cafard, le pessimisme notés en 1951 dans notre corps expéditionnaire se sont évanouis. D'autre part, *outre le fait que la Corée a été pour nous un champ fort utile d'expérience*, il a été prouvé que le fonctionnement harmonieux d'une armée des Nations Unies ne constituait pas un mythe. Enfin, en ce qui concerne les motifs profonds de cette guerre, les hommes, l'Amérique elle-même ont compris pourquoi nous nous battions. Plus aucune question ne se pose sur la nécessité de notre entrée en campagne. Mais dire que nous sommes certains, *le cas échéant*, d'une victoire militaire totale, définitive serait enfantin. Tout au plus pensons-nous pouvoir, si l'occasion s'en présente, repousser l'assaut massif que déclencheraient, s'ils le voulaient, nos ennemis. En d'autres termes, le sort de cette guerre et, surtout, la manière dont elle se terminera sont encore sur les genoux des dieux... »

... Alors, était-elle donc si inopportune la question qu'on craignait tellement, à Tokio, de me voir poser au général Ridgway : « Est-il vrai, *Sir*, de cette guerre qu'on ne peut ni la gagner, ni la perdre, ni l'arrêter ? »



Le général Ridgway aime beaucoup cette photographie, qu'il a bien voulu signer pour notre envoyé spécial.

BERNARD LYOT, SPÉCIALISTE DE L'ÉTUDE DU SOLEIL, MEURT APRÈS AVOIR OBSERVÉ LA DERNIÈRE ÉCLIPSE

BERNARD LYOT A KHARTOUM.

On sait que le 25 février dernier s'est produit une éclipse totale de soleil. La rareté de ce phénomène explique que, chaque fois qu'il advient, il suscite un vif intérêt dans les milieux scientifiques, curieux d'en observer toutes les phases. On ne compte en effet que soixante-dix éclipses totales de soleil par siècle. Un tiers d'ailleurs est inobservable scientifiquement, le cône d'ombre balayant seulement les océans. Pour assister de nouveau à une éclipse totale en France il faudra attendre 1961 ; elle sera visible dans la région de Toulouse. Quant à Paris et à la Normandie, favorisés en 1912, ils ne reverront le phénomène qu'en 1999.

L'éclipse du 25 février motiva le déplacement d'une mission de l'Institut de cinématographie scientifique, que dirige Jean Painlevé, et qui accompagna au Soudan anglo-égyptien les membres de la Société astronomique de France. Par Alexandrie, Le Caire, Assouan, Wadi-Halfa, observateurs et cinéastes gagnèrent Khartoum, où étaient déjà arrivées douze autres missions scientifiques. Khartoum était en effet, sur la ligne de totalité de l'éclipse, la seule ville qui offrît des possibilités d'installation.

Venus avec des avions de transport, des automobiles, des réfrigérateurs pleins de conserves, les Américains, utilisant, à leur habitude, des moyens puissants, avaient amené 50 tonnes de matériel.

La grande innovation fut l'utilisation par les Français et les Américains de radiotélescopes, autrement dit de récepteurs radar, qui ont permis de mesurer l'affaiblissement des ondes radioélectriques émises par le soleil pendant l'éclipse.

La mission cinématographique française réussit à filmer en couleurs et en noir et blanc l'événement céleste, qui fut d'une grande beauté. Pendant les trois minutes de la totalité la nuit fut complète, à 11 heures du matin, et l'on put admirer la couronne solaire dans toute sa gloire en même temps que devenaient visibles les planètes et les étoiles de première grandeur. Fort effrayée, la population indigène se réfugia dans les mosquées. Elle croit que les rayons du soleil éclipsé sont maléfiques.

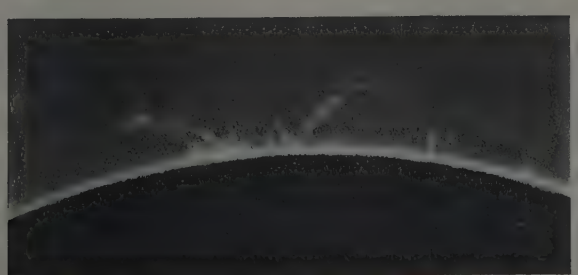
La mort d'un astronome français, Bernard Lyot, qui s'était rendu à Khartoum et qui avait prolongé son séjour en Egypte, est venue peu après attrister le monde savant ; M. J.-A. Leclerc, qui fut son collaborateur à l'observatoire de Meudon et à qui nous devons les photographies qui illustrent cet article, a bien voulu nous donner quelques détails sur la carrière du disparu.

Dans un train de banlieue qui le ramenait d'Helouan au Caire, l'astronome Bernard Lyot est mort subitement d'une crise cardiaque, le 2 avril dernier. Avec lui disparaît, à cinquante-cinq ans, un des maîtres de l'astronomie. Sa valeur avait été très tôt reconnue puisque, élu à l'Académie des sciences à quarante et un ans, il fut longtemps le plus jeune des académiciens français. Et peut-être allait-il recevoir cette année l'une des plus hautes récompenses scientifiques, puisque son nom avait été mis en avant pour le prix Nobel de physique.

Ancien élève de l'Ecole centrale, préparateur à Polytechnique, Bernard Lyot, qui était devenu astronome titulaire à l'observatoire de Meudon, avait inventé en 1934 le « coronographe ». Il était en effet particulièrement intéressé par l'étude de la couronne et des granulations solaires. Le coronographe, dont la mise au point fut fort délicate, permet en somme de réaliser des éclipses artificielles. Avec cet appareil, en 1935, fut pris le premier film montrant les protubérances du soleil, jets d'hydrogène gazeux qui atteignent de 200.000 à 500.000 kilomètres de hauteur. D'autres films et photographies suivirent, toutes les observations étant faites à l'observatoire du Pic-du-Midi. Sur les indications de l'inventeur plusieurs autres coronographes ont été construits. L'un d'eux est en service à Climax (U. S. A.), un autre, en Suisse.

On doit à Bernard Lyot plusieurs autres inventions : le filtre monochromatique polarisant, supérieur en finesse et en rapidité au spectrohéliographe, un spectrographe à fente courbe pour l'étude de la couronne solaire, et il mettait au point un amplificateur à courant continu. Très averti du cinéma et de ses possibilités scientifiques, il avait installé en haute Provence, à Saint-Michel, un appareil pour l'étude permanente du soleil. Il avait aussi réalisé au cinéma la rotation de la planète Mars. Bien entendu, il ne manquait aucune occasion de vérifier les phénomènes aux endroits où ils étaient visibles. En 1945 il avait suivi l'éclipse totale de soleil en Suède. Et c'est pour observer l'éclipse du 25 février qu'il s'était rendu au Soudan. A son retour il s'était arrêté au Caire, où, à la demande du gouvernement égyptien, il devait faire une série de conférences à l'Université. D'une activité qui méprisait la fatigue, d'un désintéressement qui lui fit repousser souvent des propositions tentantes, il laissera le souvenir d'un grand savant et d'un noble esprit.

LA MISSION DE L'INSTITUT DE CINÉMATOGRAPHIE SCIENTIFIQUE A MIS EN PLACE SES APPAREILS POUR ENREGISTRER L'ÉCLIPSE DU 25 FÉVRIER 1952. CI-DESSOUS : LUNETTE D'OBSERVATION ET ÉCRAN DE RADAR AMÉRICAINS.



PROTUBÉRANCE SOLAIRE FILMÉE AU PIC-DU-MIDI EN 1938 AVEC LE CORONOGRAPHE INVENTÉ PAR LYOT.

EXISTE-T-IL UN STYLE « 1950 » ?

UNE GRANDE ENQUÊTE LITTÉRAIRE (*) DE GÉRARD CAILLET

Nous avons exposé la semaine dernière les raisons qui nous avaient incité à entreprendre cette enquête. Nous avons même indiqué, brièvement, la divergence qui se marquait, dès l'abord, dans les réponses. Il convient aujourd'hui d'approfondir. Aux questions que nous leur avons posées certains de nos correspondants ont répondu fort docilement — je veux dire en s'inscrivant dans le cadre proposé — et cela permet une première confrontation.

	PREMIÈRE QUESTION Y a-t-il un style « 1950 » ?	DEUXIÈME QUESTION Constitue-t-il un appauvrissement ou un enrichissement de la langue ?	TROISIÈME QUESTION Exemples de mots ou de tours nouveaux dont vous pensez qu'ils ont acquis droit de cité.	QUATRIÈME QUESTION Exemples de mots et de tours disparus que vous regrettez.
PIERRE MAC ORLAN	Certainement.	C'est un enrichissement.	Les plus authentiques du langage populaire.	Les noms des vieilles rues.
ÉTIEMBLE	Chaque siècle, chaque année même amène un nouveau goût. Nous voyons les auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaisance, tomber en même temps qu'elle dans un éternel oubli. (Crébillon fils, 1736. Préface aux *Egarements.*)	La réponse est implicite, il me semble, dans celle que Crébillon donne à la première question.	Nazis, stalinien, atomique, traître (au sens de *loyal*), vérité (au sens de *mensonge*), canaille (au sens d'*honnête homme*), grand écrivain (au sens de *policier de service*), etc.	Contre-sanglot, à coupe-cul, aridure (nous disons, laidement, une *atrophie*), vérité (au sens de *vérité*), canaille (au sens de *canaille*), traître (au sens de *traître*), etc.
CHARLES BRAIBANT	Oui.	Enrichissement.	Obscurcie, germanipratain. — *Démarche* et *engagé* me tapent sur les nerfs, pour cause d'abus.	Biendisance, enfruiter, allangourir, brassu, decevance, murmureux, outremarin, reginal.
PIERRE DESCAVES	Il y a *plusieurs* styles 1950 : tendance des milieux traditionnels à s'encanailler ; effort des promotions sociales à la prise de conscience d'un style périmé.	Langue essentiellement « flottante ». Il faudrait s'occuper de ces épaves !	« C'est O. K. » (ce qui est affreux comme droit de... cécité).	Il y en a trop !
ISIDORE ISOU	Le style de la prose romanesque 1950, dépassant les jeux de mots de Joyce, est devenu métagraphique.	Il marque l'introduction de la peinture, de la sculpture et de tous les alphabets étranges dans l'écriture.		Je ne regrette rien du passé. Ce qui mérite de se conserver restera dans l'histoire de la littérature.

(*) Voir *France-Illustration* du 12 avril.

(A suivre.)

JEAN THARAUD *PAR ANDRÉ ROUSSEAUX*

Pour la première fois les deux frères sont séparés. Il n'a fallu rien de moins que la mort pour rompre leur longue et féconde collaboration. Un malheur cependant leur fut épargné : celui qui enleva Jules de Goncourt à son frère Edmond bien avant que leur carrière fût accomplie. Si Tharaud le jeune, comme on l'appelait à ses débuts, disparaît le premier, c'est après avoir mené à bien, de pair avec son frère aîné, l'œuvre où leurs noms se sont illustrés.

On disait le petit Tharaud, a écrit Péguy autrefois, parce qu'il était beaucoup plus grand que son frère... Tout le monde à Paris sait qu'il s'appelait Charles de son vrai nom, de même que le nom de Jérôme est Ernest. C'est aussi Péguy qui leur avait donné leurs prénoms de vie littéraire, qui évoquent des figures d'apôtre et de père de l'Eglise. Si l'on en croyait leurs biographies respectives, on pourrait penser que Charles-Jean eut un rôle plus effacé. Ce n'est pas lui, mais Jérôme, qui fut normalien, lecteur à l'Université de Budapest, secrétaire de Maurice Barrès. Mais il est difficile de déterminer ce que fut l'un sans que l'autre le fût aussi : chez Barrès intérims et suppléances de Jean tenaient beaucoup de place dans le secrétariat de Jérôme. Et quand Jérôme entra à l'Académie, Jean l'y rejoignit assez vite.

Leurs débuts, au seuil de notre siècle, furent marqués par l'amitié de Péguy et la collaboration aux *Cahiers de la Quinzaine*. C'est même dans la chambre d'étudiant de Jean Tharaud, au Quartier Latin, que les *Cahiers* eurent leur premier domicile, avant de s'établir dans la célèbre boutique de la rue de la Sorbonne. Deux romans commencèrent de faire connaître les deux frères, *la Maîtresse servante* et *Dingley, l'illustre écrivain*. Mais c'est dans la littérature de voyage qu'ils allaient créer leur genre propre. Ils ont excellé dans les choses vues, de l'Europe centrale au Maroc, de *l'Ombre de la Croix* aux *Seigneurs de l'Atlas*.

Comment travaillaient-ils ensemble ? Ils l'ont révélé eux-mêmes. Assis de chaque côté d'une table, en tête-à-tête, ils se renvoyaient, comme une balle, une idée, un souvenir, une phrase, un mot. A cet exercice, l'idée devenait plus précise, le mot, plus juste. Quand la chose était parfaitement dépouillée, il ne restait qu'à la laisser tomber sur le papier. Et l'on passait à la ligne suivante. De là, cette langue très simple et naturelle qui a fait le succès de l'écrivain en deux personnes, armé d'une plume unique.

Ils ont dit encore qu'il y avait toujours un tiers dans leur dialogue : c'était le sujet de leur livre qui se tenait entre eux comme un être vivant. Tantôt un pays étranger, un peuple, une civilisation qui s'animait sous leurs propos. Tantôt un grand mort, que certains de leurs ouvrages ont ressuscité, quand ils ont écrit *Notre cher Péguy* ou *Mes années chez Barrès*. Ces livres-là ne sont pas les moins importants de leur œuvre.

LES DIVERS STADES DE LA PRÉPARATION D'UNE PLATINE

Pour arriver à la pièce n° 5 (la platine qui supportera le mouvement) une CHAINE de quarante-cinq postes, c'est-à-dire quarante-cinq opérations, est nécessaire à partir de la pièce n° 1 découpée à la presse.

1 2 3 4 5

COMME LES AUTOS, LES MONTRES SE FABRIQUENT AUJOURD'HUI... A LA CHAINE

PAR MARCEL FORTIER

Pour le découpage d'une « platine », la mise en œuvre de presses puissantes est nécessaire...

... mais la petite fraise montée sur un appareil de dentiste va trouver très vite son emploi.

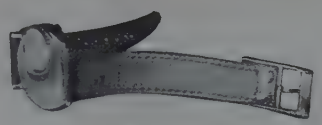
Voici peu d'années encore les horlogers ne disposaient guère que d'un seul moyen pour vérifier, avant de livrer leurs montres au commerce, si celles-ci étaient bien réglées. Le « lanternier » disposait devant lui, disons : la production d'une journée ; il remettait les montres à l'heure et revenait... vingt-quatre heures plus tard pour reconnaître celles qui avaient pris trop d'avance ou de retard. Aujourd'hui en moins d'une minute une machine couvre ce temps, qui était naguère d'un jour complet, et la lecture de la bande de papier qui en sort permet d'évaluer d'un simple coup d'œil l'amplitude du réglage à effectuer ; ce qu'en termes d'horloger on appelle l'écart de marche diurne. C'est là, parmi beaucoup d'autres, l'un des exemples les plus frappants des progrès réalisés au cours de ce siècle par l'industrie horlogère.

Pour beaucoup elle n'évoque que les images artisanales d'un petit atelier où un homme en blouse blanche, loupe à l'œil, assemble de minuscules pièces étalées devant lui pour en faire une montre. Or il s'agit, au sens plein du terme, d'une industrie ; c'est même l'une des plus intéressantes qui soient pour le commerce extérieur d'un pays, car avec des montres on exporte 10 % seulement de matières et le reste, de main-d'œuvre. L'industrie horlogère française, qui emploie quelque dix mille personnes, en tire pour 2 milliards de francs d'exportations.

La Suisse considéra longtemps cette industrie comme un monopole ; la défendant toujours jalousement, elle l'a pratiquement transformée en privilège d'Etat par le statut qu'elle lui a donné ; elle a en outre lutté contre la concurrence étrangère par le meilleur moyen dont elle disposait : l'interdiction de vendre, hors de ses frontières, les machines horlogères, qu'elle est évidemment à peu près seule à fabriquer. Comment la France aurait-elle pu songer à rivaliser avec cet adversaire redoutable ? Non seulement la nécessité d'une main-d'œuvre spécialisée à l'extrême fait de l'horlogerie une industrie très fermée, mais encore celle-ci demande d'énormes investissements : il faut une centaine de millions pour établir, par exemple, une usine de pignons, organe de base qui coûte une centaine de francs à la pièce. Mais comment et où acheter les machines indispensables à l'industrie horlogère ? Par un curieux retour des choses, trois cent cinquante de ces engins que la Suisse, pour se procurer d'autres denrées, s'était vue forcée de vendre à l'Allemagne pendant la guerre nous sont revenus à la libération.

Depuis cette date la France a réussi cependant à mettre au point ses propres méthodes de travail. Chose étrange, elles paraissent inapplicables en Suisse à cause des problèmes mêmes qu'elles susciteraient. En effet si la conception de base d'une montre n'a pas changé depuis deux cents ans, si cet objet, considéré bien plus pour son caractère utilitaire que pour le luxe qu'il représente parfois, comprend toujours, comme les « oignons » de nos arrière-grands-pères, un « moteur » (du remontoir au ressort à barillet), des roues dentées et un ensemble régulateur, le progrès ne s'en est pas moins manifesté dans la réalisation proprement dite. Et depuis 1944 on s'est mis en France à concevoir industriellement la montre pour la fabrication en très grande série, et avec un personnel très peu spécialisé, tout en visant une qualité équivalente, sinon meilleure. De là à l'idée de la fabrication à la chaîne, comme pour les automobiles, il n'y avait qu'un pas. Certains de nos manufacturiers entreprenants l'ont franchi. Il n'est pour s'en convaincre que de visiter à Besançon l'usine d'une marque connue, qui, à elle seule, atteint 15 % de la production française.

Il n'est pas besoin d'être technicien pour comprendre comment le travail à la chaîne a fait progresser l'industrie automobile. Si la voiture de série est aujourd'hui implantée dans les mœurs, c'est parce qu'elle donne à l'usager une plus grande sécurité dans l'emploi en même temps qu'elle descend au stade de production le plus économique possible. Mais pouvait-on appliquer ces conceptions modernes de travail à l'horlogerie ? Ce résultat est pourtant atteint aujourd'hui, et l'analogie ne cesse de s'imposer davantage à mesure que, différence d'échelle mise à part, on entre dans le détail.



LA PLAQUE MOLLETÉE, AU DOS DE LA MONTRE, COMMANDE LE MÉCANISME DE MISE A L'HEURE.

LA MONTRE-BRACELET A FONCTIONNEMENT ÉLECTRIQUE

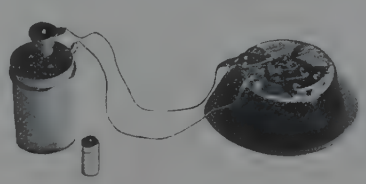
QUOIQUE son nom de baptême puisse en suggérer, la nouvelle montre-bracelet « Electronic », qui vient de faire son apparition dans l'industrie horlogère, procède de principes fort simples et depuis longtemps imaginables. En effet, si l'on remplace dans le mécanisme l'ensemble régulateur par un petit moteur électrique oscillant et le ressort de barillet par une pile, le premier alimenté par la deuxième, on aura une montre qu'il ne sera plus nécessaire de remonter. Car elle marchera jusqu'à usure de la pile. Mais il suffit d'examiner la photographie ci-dessous pour comprendre que si le principe est simple, autre chose est de l'appliquer pratiquement.

La pile de la montre « Electronic », d'un volume d'environ 350 millimètres cubes — un bon pois chiche — et pesant 1 g. 8 seulement, a posé des problèmes de réalisation d'une minutie extraordinaire : choix des électrodes et de l'électrolyte, dosages exacts des composants, entraînant des pesées au 1/10 de milligramme, vérification des comportements chimiques et électriques, exigeant des appareils de mesure d'une précision jamais atteinte encore.

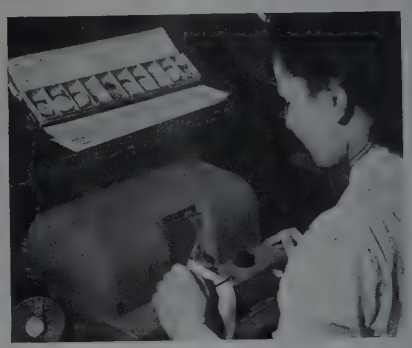
Que dire alors du moteur ? Il suffit, semble-t-il, d'indiquer : que le bobinage comprend plusieurs milliers de spires de fil ; que celui-ci est d'un diamètre d'un centième de millimètre (le sixième d'un cheveu !) ; que pour être encore à l'état de neuf au bout d'un an, comme on l'exige de lui, il n'en doit pas moins fournir près de dix millions de contacts et de ruptures dans ce laps de temps. Tout cela, triomphe de précision dans le microscopique, est pourtant réalisé dans un volume dont le diamètre n'excède pas celui d'un confetti !

Les résultats déjà acquis sont probants. Les piles actuellement construites par l'inventeur de cette montre, M. Dargier de Saint-Vaulry, ont une durée théorique de deux ans. Le « remontage » au bout de ce temps est enfantin : l'horloger défait deux vis et remplace la pile usée. D'autre part, la précision, vérifiée aujourd'hui puisque des montres-témoins marchent au poignet d'essayeurs depuis trois ans, apparaît bien supérieure à celle des montres mécaniques : les écarts moyens journaliers sont inférieurs à une seconde !

Ainsi, grâce à l'électricité, l'industrie horlogère, qui n'avait connu que des perfectionnements de détails depuis deux cents ans, entre dans une nouvelle ère !



LE DISPOSITIF DE DÉMONSTRATION : PILE ET MONTRE PORTANT UN MOTEUR. LE CYLINDRE REPRÉSENTE LE VOLUME DE LA PILE A RÉALISER ET A PLACER DANS LE MÉCANISME.



En un temps record — quelques minutes à peine — l'écart moyen diurne est déterminé grâce au vibrographe Lepaute (ci-contre). Les mouvements peuvent alors être immédiatement retouchés. Ci-dessus : une vue générale de l'atelier de stroboscopie.

A première vue le rapprochement paraît bizarre. Une 4 CV ou une 7 CV d'une marque donnée se reconnaissent au premier coup d'œil, alors que le magasin où l'on se rend pour acheter une montre offre, pour la même marque, des dizaines de modèles différents. Mais au stade originel de l'industrie horlogère il n'en est rien. Cette manufacture de Besançon, par exemple, fabrique seulement quatre « calibres », ou mécanismes, chacun correspondant à ce qui dans l'automobile serait un ensemble constitué, pour un type donné, par le châssis, le bloc-moteur, la boîte de vitesses. Mais au lieu de placer ces calibres dans une carrosserie elle-même standard, l'industriel horloger dispose d'une gamme de trois cents à quatre cents « habillages » qui lui permettent ainsi de réaliser autant de modèles apparemment différents.

Il ne pourrait en être autrement d'ailleurs. Le mécanisme, qui est l'âme même de la montre, en arrive à comprendre deux cents pièces, certaines d'entre elles ne demandant pas moins d'une cinquantaine d'opérations industrielles avant d'arriver à leur forme utilisable. On admettra aisément que le montage de ces pièces, dans l'espace réduit d'une montre de dame, exige une précision d'un millième de millimètre, ou micron. On comprendra aussi que l'étude, la mise au point, la confection de l'outillage nécessitent à elles seules deux ou trois années avant que puisse démarrer la fabrication proprement dite. Une fois encore l'analogie s'impose avec l'automobile : ce n'est pas tous les jours qu'on lance une nouvelle 10 CV.

NOUS n'en sommes cependant qu'aux portes mêmes de l'usine, dans ces sanctuaires de la pensée précise, du dessin industriel que sont les bureaux d'études. Réduite à son état de mécanisme ou de « calibre », la montre dort dans d'épais volumes dont chaque feuille constitue le plan complet de fabrication d'une de ses pièces. Suivons-en une de sa naissance jusqu'au moment où, finie, polie, irréprochable sous tous les angles comme une jolie femme habillée, fardée, prête à affronter les lumières d'une salle de spectacle, elle pourra venir s'assembler à d'autres avec une précision qui semblera le résultat d'un jeu. Prenons la « platine », par exemple, cette plaque, circulaire ou oblongue suivant le cas, sur laquelle viendront se disposer les roues dentées, les axes, le barillet, le régulateur.

A la suite de milliers d'autres elle est tombée des presses, découpée d'un seul coup de poinçon dans sa forme la plus grossière. En quelques minutes, passant d'une main à l'autre de la chaîne, ce bout de métal va acquérir une forme ciselée avec précision. Il suffira pour cela de la placer parmi un groupe de dix ou vingt pièces semblables disposées sur une courroie transporteuse, de chaque côté de laquelle se trouvent des ouvrières, chacune affectée à une petite machine effectuant un travail déterminé : percer un trou, aléser une ouverture, rectifier une surface. L'étonnant ici est moins dans le principe même que dans la précision, la minutie avec lesquelles il est appliqué. A moins d'utiliser un objectif microscopique, Chaplin ne pourrait guère retrouver les effets comiques qui, dans *les Temps modernes*, lui furent inspirés par le travail à la chaîne. Il n'en demeure pas moins vrai que notre hôte de Besançon a requis pour mettre en route ses chaînes de fabrication les services d'un ingénieur ayant travaillé pendant vingt ans chez Ford. Il est vrai aussi

La chaîne de montage. — Les pièces, placées sur la bande, se déplacent lentement entre les postes. Peu à peu les éléments se rassemblent, la montre naît.

que les « platines » se fabriquent aujourd'hui par séries de cent mille à la fois et sortent à la cadence de mille sept cents par jour en moyenne, alors que naguère on les débitait par groupes de cinq mille pour, d'opération en opération, les acheminer ensuite vers leur état final à une cadence journalière moitié moindre. Ces rapports de chiffres témoignent éloquemment par eux-mêmes du succès de la méthode.

Elle ne s'applique pas seulement à des pièces données, mais aussi à des groupes d'assemblage déterminés, au montage final proprement dit. Ainsi nous verrons peu à peu les organes constitutifs d'une montre se rassembler pour se réunir à l'entrée de la dernière chaîne. Avant de recevoir dans la main une montre nue, réduite à son squelette de métal poli, à ses viscères de pignons, de roue à balancier et de ressort, aura-t-il été nécessaire de fixer tel groupe à tel autre par des vis ? Jadis il aurait fallu un spécialiste pour saisir délicatement pièces et vis avec des brucelles et réaliser l'assemblage. Aujourd'hui une ouvrière ayant tout juste la qualification de manœuvre spécialisée agit sur les petits leviers d'une machine : un tournevis guidé par celle-ci vient prendre la vis — parfois tout juste grosse comme une pointe d'aiguille — la dépose dans son logement, la serre à fond.

Si, par l'extrême rationalisation de son travail, l'analogie de l'horlogerie moderne avec l'industrie automobile s'est imposée, nous nous serons certainement demandé par quels moyens elle a pu être réalisée. On trouve couramment dans le commerce des clés pour serrer des écrous gros comme le pouce ou même des machines qui se subtituent à l'homme pour cette opération. Mais lorsqu'il s'agit de percer un trou par lequel passerait difficilement une poussière ; lorsqu'il faut que ce trou ait une dimension définie à quelques microns près ; lorsqu'il faut y ajuster une tige aussi fine qu'un cheveu ; lorsque le foret devant percer le trou ne révèle qu'à la loupe son angle de taille — qu'il faut cependant rectifier parfois... — on comprend aisément que la mécanisation du travail par l'utilisation de la chaîne pose alors des problèmes d'équipement en outillage qui paraissent insolubles à première vue. Il pourrait sembler qu'il fût à jamais impossible de remplacer par la précision de la machine le coup de main de l'ouvrier spécialisé depuis des générations.

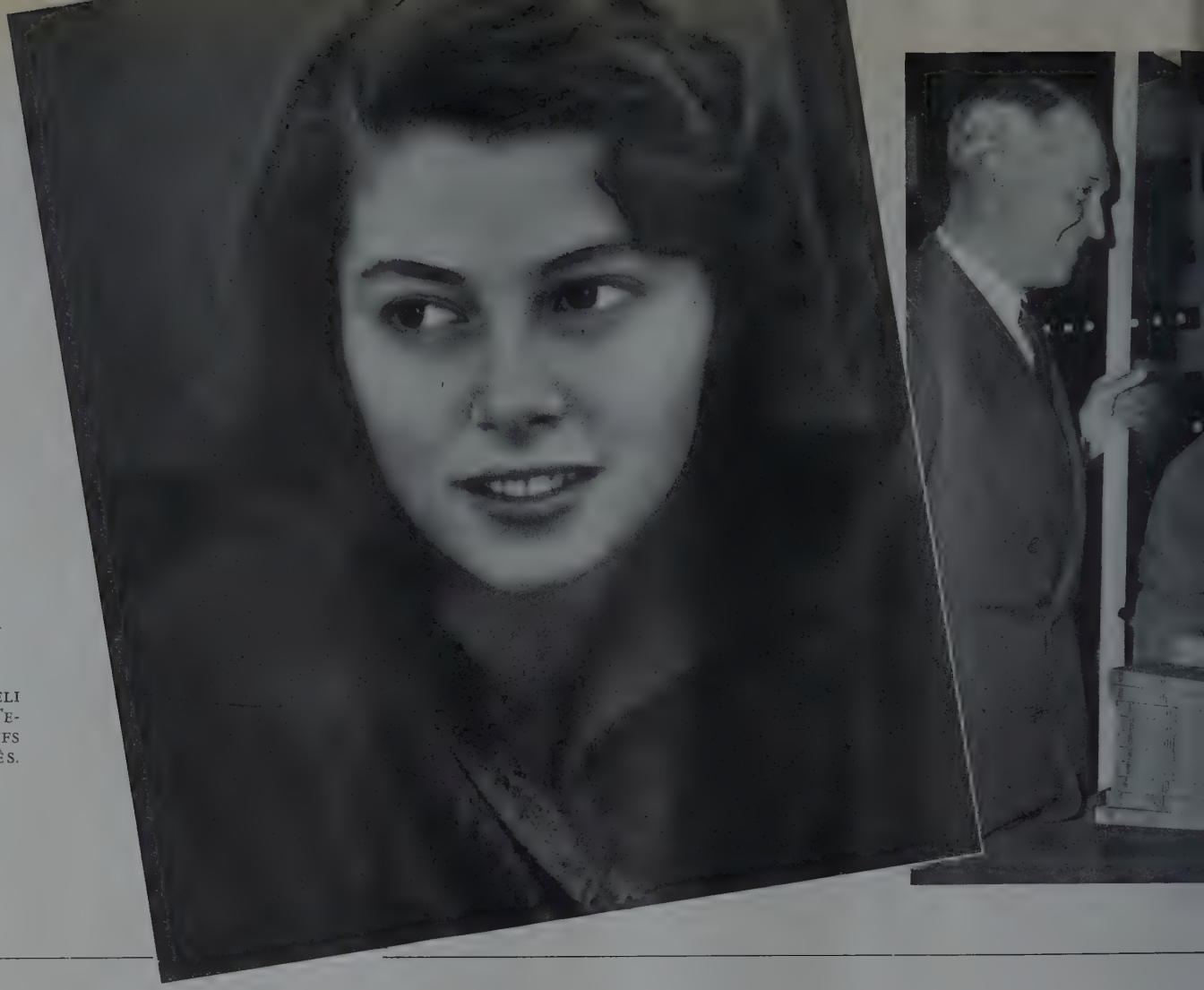
C'est pourtant le résultat auquel est parvenue, entre autres, la manufacture horlogère à laquelle nous venons de consacrer une visite rapide. Il faut bien comprendre toutefois que la production proprement dite — huit cents montres par jour en l'occurrence — si elle constitue dans l'usine le secteur principal, ce dernier ne pourrait avoir son rendement d'aujourd'hui s'il n'était flanqué de secteurs annexes et presque nourriciers : département de l'outillage, où, par exemple, sont fabriqués poinçons et matrices, dont la précision dans l'exécution doit, comme cela va de soi, être plus grande encore que celle des pièces qu'ils travailleront ; invention, étude et construction des machines automatiques, inconnues encore sur le marché, et qui permettront de remplacer l'ouvrier spécialisé de naguère par la jeune femme qui aura seulement un geste à faire.

Ainsi l'industrie horlogère moderne, partant du laiton pour arriver à la montre, tend vers cette forme de « combinat vertical » qui est la caractéristique de la plupart des industries d'aujourd'hui. La France en ce domaine particulier aura été la première à donner l'exemple.

Ce reportage a été réalisé, en particulier dans sa partie photographique, grâce au bienveillant concours de la Société Lip.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet.)

L'industrie horlogère moderne adapte sa fabrication aux besoins du marché. Celui-ci est étudié dans tous ses moindres détails par les Instituts d'opinion publique. C'est ainsi qu'en février 1951 une enquête a été faite sur près de 14 millions de Français (hommes et femmes) ; elle a permis de recueillir les renseignements les plus précieux sur les goûts et les desiderata du public de notre pays en matière d'horlogerie.



La beauté de Pier Angeli est pour le film « Teresa » l'un des plus vifs éléments de succès.

★

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « L'AFRICAN QUEEN » ET « TERESA »

Rien de plus banal qu'un film d'aventures si ce n'est un film d'amour. *L'African Queen* est à la fois l'un et l'autre ; non seulement son originalité est réelle, mais, ce qui est plus rare encore, elle est discrète ; je ne serais pas étonné qu'un grand nombre de spectateurs et même quelques critiques ne l'aperçussent même pas ; aussi j'aimerais à la souligner.

En septembre 1914, dans une de leurs colonies africaines, les Allemands incendient la mission d'un pasteur britannique. Il meurt peu après, et sa sœur réussira, en compagnie d'un mécano canadien qui se trouve dans la région, à regagner le territoire anglais après avoir coulé le bateau allemand qui fait la police du lac. On voit le genre : Gustave Aymard et Arnould Galopin... Pas du tout. Ce thème de western patriotard est traité avec un réalisme et une dureté inattendus. Pas de couplets nationalistes ni de déclamations, d'abord. Et ensuite, les péripéties du voyage du lamentable rafiot baptisé l'*African Queen* sont exemptes de tout romanesque facile. Quand l'arbre de transmission se tord et qu'une palette de l'hélice se brise, leur réparation exige un travail aussi rebutant qu'exténuant qui n'est pas sans rappeler les épreuves de *Robinson Crusoé*. Quand le bateau s'enlise dans la boue, l'homme descend dans l'eau pour le tirer à la corde ; il remonte à bord couvert de sangsues, que sa compagne doit détacher en les saupoudrant de sel. Il en est malade de souffrance et de dégoût, mais il retourne à l'eau poursuivre sa besogne.

S'il va sans dire que l'amour doit naître entre les deux protagonistes de l'histoire, la manière dont ils sont évoqués est à peu près sans précédent. Elle est une vieille fille qui a dépassé la quarantaine, laide, bigote, sans grâce et passablement ridicule. Lui est encore plus âgé, sans instruction ni éducation (des borborygmes pendant le thé à la mission fournissent matière à une scène d'une puissante vulgarité), paillard (ses amours indigènes sont discrètement, mais nettement indiquées), ivrogne et pas plus courageux qu'il ne faut. A la différence de tous les acteurs que nous avons précédemment vus dans des aventures semblables, leur aspect n'a rien de séduisant et devient parfois franchement grotesque : il n'est qu'une seule fois rasé de frais, sa chemise est hideuse et son pantalon, sale, et quand il se déshabille, il apparaît en caleçon long ; elle est dépeignée de la manière la moins avantageuse, ses robes sont ridicules quand elles sont fraîches et disgracieuses quand elles sont en loques. Leur conversation n'a rien de poétique et se borne à un échange de phrases indispensables ; il l'appelle « ma vieille », et elle a beaucoup de peine à cesser de lui dire « monsieur ». Malgré ce refus de tous les accessoires conventionnels de la passion, il est impossible de ne pas être touché par leur histoire sentimentale, et, pour ma part, elle m'a plus ému que celle de *Jocelyn*, pour prendre un exemple récent.

Le mérite en revient sans doute aux deux extraordinaires acteurs que sont Humphrey Bogart et Katherine Hepburn, qui trouvent là le meilleur rôle de leur carrière. Le réalisateur, John Huston, se défend de les avoir dirigés : « J'ai conçu le film pour eux, dit-il, et je n'ai plus eu qu'à les laisser faire. »

Lors de sa présentation au Festival de Venise, j'ai parlé ici-même du *Tramway nommé désir* et n'y reviendrai donc pas à l'occasion de sa sortie en exclusivité parisienne, si ce n'est pour dire que le jury qui décerne les Oscars a été terriblement embarrassé cette année. En fin de compte il s'est décidé pour Vivien Leigh et Humphrey Bogart, mais Katherine Hepburn et Marlon Brando eût été aussi équitable : les deux couples se valent.

Teresa avait reçu à Venise un accueil froid qui s'explique, mais ne se justifie pas, par le fait que les Italiens n'aiment pas plus que les Français voir les Américains venir les filmer dans leur propre pays. Fred Zinneman a pourtant traité avec une justesse et une délicatesse exceptionnelles cette histoire d'une jeune Italienne qui épouse un G. I. Les rapports entre les soldats et les habitants n'esquivent pas les aspects gênants sans toutefois s'y attarder : il y a notamment une silhouette de jeune fasciste qui est croquée avec objectivité.

Il est dommage que le problème personnel du protagoniste soit aussi banal. Je ne parviens pas à croire que les jeunes gens inadaptés soient aussi nombreux aux Etats-Unis que les films le donnent à penser.

La présence de Pier Angeli suffit à donner de l'intérêt au film. Découverte par Léonide Moguy, mais desservie par la médiocrité de *Demain il sera trop tard*, elle peut manifester ici l'authenticité de sa nature, une fraîcheur et une beauté délicieusement différentes des canons hollywoodiens, et un charme qui permet d'espérer en elle une nouvelle Greta Garbo.

A la vente de la Société des auteurs, M. Auriol est salué par Maurice Chevalier et par Patachou.

Dominique Chautemps (a dr.) félicitée par des amis après son succès dans « la Résurrection des corps ».

L'OPINION D'YVES GANDON
SUR « LA RÉSURRECTION DES CORPS » ET « ÉTRANGES CAMARADES »

Dans la lignée de Paul Claudel, M. Loys Masson est un excellent poète et un romancier de valeur, un peu trop tenté par le symbole. Aussi attendait-on avec curiosité sa première pièce, *la Résurrection des corps,* que vient de représenter le théâtre de l'Œuvre. Ne nous empressons pas de dire qu'elle nous a déçu : ses qualités sont aussi évidentes que ses défauts. Le dialogue de Loys Masson est ferme et même parfois brûlant. Il ne s'embarrasse pas de littérature et fait cependant penser tour à tour à Bernanos et à Léon Bloy. On pourrait évoquer aussi, pour la deuxième partie de la pièce, *la Puissance et la Gloire,* de Graham Greene.

Ce qui nous gêne dans *la Résurrection des corps,* c'est principalement le point de départ. La scène se passe dans un village de montagne coupé du reste du monde, l'hiver, par les chutes de neige. Le jeune curé du village, l'abbé Barthélémy, s'appuyant sur la parole du Christ : « Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé », s'est mis en tête de ressusciter une fillette morte quarante-huit heures plus tôt. Soit ! Où nous ne le suivons plus, c'est lorsque, retrouvé évanoui sur la tombe de l'enfant, il se refuse à continuer l'exercice de son ministère parce que sa prière n'a pas été exaucée. Car à partir de ce moment l'abbé Barthélémy se retranche de l'Eglise militante ; il n'est plus qu'un orgueilleux qui s'éloigne de Dieu pour autant que le miracle lui a été refusé. Il n'accepte plus que la volonté de Dieu soit faite ; il prétend que la sienne soit la plus forte et, parce qu'il n'en a pas été ainsi, déserte son devoir. Les supplications de ses paroissiens, au demeurant de véritables énergumènes, épouvantés à la pensée qu'à l'approche de Pâques leurs péchés ne leur soient pas remis, sont impuissantes à lui rendre conscience de sa mission. Il se croit indigne, et les raisons de cette indignité ne nous paraissent pas admissibles, l'obéissance et l'humilité commandant toute vocation sacerdotale.

Loys Masson va-t-il par la suite nous éclairer sur l'étrange aberration de son héros ? Nous l'attendions à ce tournant difficile, qui constituait le vrai sujet de la pièce. Il a préféré l'éluder pour nous soumettre un autre problème, sans rapport direct avec le premier. Cécile, mère de la fillette qu'il tenta vainement de ressusciter, après avoir maudit le prêtre, qu'elle accuse de l'avoir définitivement séparée de son enfant, revient sur sa malédiction et lui demande de l'absoudre. L'abbé Barthélémy y consent, et nous croyons comprendre — car l'auteur ne s'en explique guère — qu'il pense ainsi rendre la vie spirituelle à sa pénitente, faute d'avoir rendu la vie corporelle à la fille de celle-ci.

Le reste de la pièce déroule un drame humain de moindre hauteur et qui s'achève en mélodrame. Parce qu'il croit qu'elle a besoin de lui, l'abbé accepte la présence de Cécile à la cure, où elle tient l'office de servante. Le village gronde, et d'autant que plusieurs paroissiens tombent mystérieusement malades. On impute aussitôt ces maladies à l'indignité du prêtre, vite dénoncé à l'évêché ; et comme l'évêque en personne vient faire une enquête, Cécile est assassinée. L'évêque ordonne à l'abbé Barthélémy de pardonner au meurtrier, le pasteur accepte et le rideau tombe sans que la réalité des rapports du prêtre avec la victime ait été bien définie.

Cette œuvre curieuse, prenante et d'une âpreté de ton assez peu commune pèche surtout par la confusion. A aucun moment nous ne savons exactement à quoi nous en tenir sur le mystique abbé Barthélemy, et cette obscurité n'est pas de mise au théâtre. Du moins Michel Vitold tient-il son rôle avec une émouvante autorité. Mlle Dominique Chautemps a montré un beau tempérament dramatique. Félicitons Pierre Leproux, et regrettons que les autres en s'égosillant à qui mieux mieux nous aient empêché de comprendre la moitié des paroles qu'ils prononçaient.

Etranges Camarades, quatre tableaux de M. Guy Montalée, au théâtre Monceau. Cette pièce nous transporte dans une république populaire où les « travailleurs de choc » voient leur labeur d'abeilles compromis par une négligeable histoire sentimentale. L'ingénieur en chef Paul, maître d'un « combinat » industriel, tombe amoureux de la charmante Catherine, elle aussi ingénieur. Pour l'épouser il lui faut abandonner Elisa, sa femme vieillie, de laquelle il a eu un fils, révolutionnaire bon teint, Johnny. Le commissaire politique Rolf ne fait pas d'obstacle à la nouvelle union, mais il se trouve que Catherine est la fille d'un « déviationniste » qui fut jadis exécuté dans les règles. Il y a plus grave. Catherine, mariée, veut fuir avec l'ingénieur en chef. Tous deux seront proprement abattus puis célébrés comme des héros de la révolution.

Tout cela, qui est parfaitement inhumain et peut-être vraisemblable, fait un peu penser à une image d'Epinal. Mais le dialogue est solide ; M. Jean Hervé et Mme Gina Manès s'accordent bien à leur texte et Mlle Catherine Dereins ne manque pas de charme.

PETITES CHRONIQUES

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le nouvel ambassadeur de France à Kathmandou

S. E. le comte Stanislas Ostrorog, ambassadeur de France, a présenté ses lettres de créance à S. M. le roi du Népâl, auprès de qui il représentera désormais notre pays. A la gauche du comte Ostrorog, le premier ministre, M. P. Koirala.

S. M. la reine Elizabeth a fait *Knight Commanders* de l'Ordre de l'Empire britannique M. Louis Joxe, directeur des relations culturelles, et M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale.

LA SEMAINE HIPPIQUE

De Pau à Bordeaux... en passant par Helsinki

Les derniers galops du concours de Pau placèrent la compétition sous le signe international. Les « Six Barres » (6 fois 1 m. 50 à 10 mètres d'intervalle) nécessitèrent six barrages pour départager quarante-deux partants. Au dernier tour, réduit à trois barres, dont la dernière atteignait 2 mètres, Mlle Marie-France Bonnaud, pilotant Muscadin avec une étonnante précision, est seule sans faute. Elle est première devant sa sœur, Mlle José Bonnaud, montant Charleston, 3e, M. Goyoaga, le champion espagnol, en selle sur Vergel. Une coupe des dames, où la conduite prédominait, fut gagnée après barrage par Mlle Grawitz, indemne en 48"1/5 avec Barnabé, vétéran confirmé. Mlle José Bonnaud, classée 2e, la menaçait à trois secondes près. Le Grand Prix, quatorze obstacles, dont la banquette à l'envers, le talus breton et une triple éliminatoire, fit là-bas figure d'événement. Soixante-cinq engagés, un seul sans faute. M. Pierre Jonquères d'Oriola, menant sagement sa jument Tramontane, en 1'40"4/5 coupe le fil d'arrivée au milieu des applaudissements. Afin d'épauler sa victoire il est également second, interprétant l'impétueux Historiette. La 3e place à Mlle José Bonnaud, très à l'aise sur les gros obstacles, qu'elle prit plein train avec Charleston.

Les désignations pour Helsinki sont officielles désormais. En dressage on note les noms du colonel Gillois, du colonel Jousseaume, du commandant Paillard et du capitaine de Saint-André. Pour le concours complet d'équitation M. Charpy, capitaine de Couët, commandant Emmanuelli, lieutenant Lefrant, capitaine de Mazens, commandant de la Simone. Epreuve de sauts d'obstacles : lieutenant du Breuil, M. Calmon, M. Jonquères d'Oriola, lieutenant Lefrant, le chevalier d'Orgeix. Chef d'équipe de l'ensemble, lieutenant-colonel Cavaillé. Les chevaux aussi sont désignés, mais souvent « forme varie » !

D'autre part, les premières épreuves de Bordeaux ont eu lieu sur le terrain de Mérignac dans une ambiance d'extérieur renouvelant agréablement la formule habituelle. MM. Rouleau et de Laurière terminent en tête. Il en fut de même de Mlle José Bonnaud, avec Charleston, dont on sait le bon classement de Pau.

Tré-Hardy.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE :

A. Augustin-Thierry, *Son Elégance le duc de Morny* (Amiot-Dumont, 284 pages). Le règne de Napoléon III est à la mode, à en juger par les efforts des historiens pour en renouveler notre connaissance. La figure de Morny reste campée au premier plan ; peu d'hommes connurent la fortune sous des aspects aussi variés. On sait les étranges conditions de sa naissance : des parents d'occasion, un pauvre diable « fort marmiteux » et peut-être une vague chambrière ; comme témoins, un savetier et un tailleur en chambre... Ces « parents », c'étaient les prête-noms du colonel de Flahaut et de la reine Hortense ; quand Morny s'anoblira, il fera s'épanouir sur son blason une fleur d'hortensia.

Après une brève mais brillante carrière d'officier il entre dans le monde, où il fait d'emblée figure de dandy, d'affairiste et de politicien. Il fréquente l'Opéra, les Tuileries, les cercles, y donne le ton et lance les modes masculines. Mais avec quels moyens ? La spéculation, la chance, peut-être la discrète assistance de la comtesse Le Hon, ambassadrice de Belgique, « l'Iris au regard bleu » dont parle Balzac.

Le voici candidat aux élections : et, là encore, il est incomparable dans l'art de séduire, nuancé d'une verve impertinente. Son concurrent l'interpelle : « Les paysans sont pour vous ; que leur avez-vous donc promis ? — Une éclipse pour le jour des élections, réplique-t-il. Et deux en comptant la vôtre ! »

Il suit la fortune de son demi-frère, Louis Bonaparte. « Je crois pouvoir affirmer, dira-t-il, que, sans moi, le coup d'Etat n'aurait jamais eu lieu ! » Il sera ministre, président du Corps législatif, duc. Il se fera applaudir sur la scène politique et sur celle du théâtre. Tout lui a réussi. Jusqu'à la fin : le jour où, alité par la maladie, il voit une tache de sang sur son oreiller, il comprend que cette fin est proche. Mais il la veut rapide, bienséante, discrète. « Qui sait, conclut M. Augustin Thierry, si sa suprême habileté, son ultime élégance ne fut pas de partir à temps ? »

LA VIE DES HOMMES DE LETTRES :

Francis Dumont et Jean Gitan, *De quoi vivait Lamartine* (Deux Rives, 162 pages). Le revers d'une carrière lumineuse : la lutte incessante du grand poète contre le mal d'argent. Ni sa fortune personnelle, ni la politique, ni ses œuvres ne l'ont soustrait à la difficulté de faire face à son train de vie et à l'entretien de ses cinq sœurs. On peut jalonner son existence matérielle avec ces réflexions désabusées : « Je suis ruiné au point de chercher pour vivre un travail de librairie » (1836). « Je vis du travail de ma plume et de la sueur de mon esprit » (1845). « La dette est le stimulant nécessaire à la production de l'esprit » (1848). « Les huissiers assiègent mes portes, et le public attend mon travail » (1860).

Cependant il a négocié des traités fructueux : telle la vente de ses œuvres à un imprimeur qui lui en offre (en 1844) 710.000 francs — soit près de 142 millions de notre époque ! Mais il y a procès. Et ses dettes atteignent 5 millions — soit approximativement un milliard d'aujourd'hui ! Le sultan, pour honorer l'auteur du *Voyage en Orient*, lui donne une terre près de Smyrne et, plus tard, une rente de 20.000 francs — disons 4 millions de nos francs. Il ne s'en débat pas moins le dos au mur. Il se résigne à publier lui-même ses œuvres. Le *Journal pour rire* fait paraître sa caricature avec cette légende :

— Que faites-vous ?

— Je m'édite.

— Ah ! vous faites encore des *Méditations*. C'est ce que vous réussissez de mieux.

— Eh non ! j'édite mes œuvres. Je m'édite.

Quand il meurt il laisse un passif de 2.214.838 francs — un demi-milliard d'aujourd'hui, couvert, il est vrai, par ses terres de Saint-Point et de Montceaux.

Peu d'hommes auront gagné autant d'argent avec leur plume. Aucun n'a laissé disparaître des sommes aussi considérables avec autant d'insouciance.

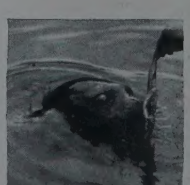
Un poète...

Albert Mousset.

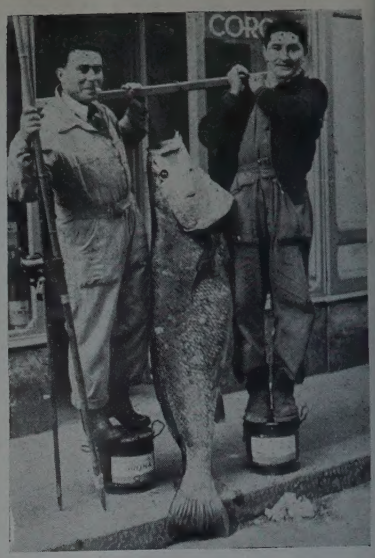
AU JARDIN DES PLANTES « COCO » EMMÉNAGE

Ayant été entièrement reconstruit, le bassin des phoques du Jardin des Plantes a reçu au début du mois un nouveau pensionnaire. Il s'agit d'un phoque « moine » à ventre blanc. Capturé en 1947 sur les côtes d'Oranie et ramené en France deux mois plus tard, l'animal vécut alors à Cagnes-sur-Mer ; puis, lorsque son propriétaire en eut fait don au Muséum, il fut l'hôte du zoo de Vincennes.

Le nom de « Coco », qui lui fut donné, convient assez bien à son caractère doux. « Coco », donc, qui pèse 200 kilos, exige une ration quotidienne de 10 kilos de poissons frais, que son gardien lui remet chaque jour vers 17 heures, donnant de la sorte un spectacle supplémentaire aux visiteurs du Jardin des Plantes.



Parfois totalement plongé dans son bassin, « Coco » ne manque jamais d'émerger quand une main amie lui tend sa pitance.



PÊCHE MIRACULEUSE

Ces deux pêcheurs bayonnais, Roger Duprat et Julio Fernandez, peuvent être fiers de leur capture : il s'agit d'un poisson de l'espèce du bar, pesant 46 kilos.

COURRIER THÉATRAL

« Les Derniers Outrages »

La Bergovie est envahie par les Voldaques. Gretel, femme du vaillant capitaine Conrad, est violée par un officier ennemi. Pour dédommager Conrad on le nomme conseiller, membre de la Diète, etc. Il prend assez mal la chose, puis l'orgueil prend le dessus... Mais à quoi bon résumer plus avant ? M. Robert Beauvais, auteur des *Derniers Outrages*, a cru être plaisant et spirituel. Disons seulement que ses trois actes sont difficilement supportables. Dommage pour la charmante Nicole Maurey, pour Henry-Laverne, Michel Salina et leurs camarades ! — Y. G.

« La Grande Roue »

L'auteur de *la Belle Rombière* a prouvé qu'il ne manquait pas de verve comique. Je crains que *la Grande Roue* n'ajoute rien à sa réputation. De la première à la dernière scène il s'efforce à être drôle sans y parvenir. Pourquoi ? C'est que ses personnages sont des marionnettes, sans nerf et sans vie. Et pourtant il y avait le cadre de la belle époque, un ravissant décor et de pittoresques costumes de Jean-Denis Malclès, une séduisante actrice comme Dany Robin, l'adroit Pasquali, l'élégant Georges Marchal, l'impayable André Versini. Que manque-t-il donc au texte ? Rien d'autre que la conviction, que la raison suffisante. Tout est faux dans cette mécanique théâtrale laborieusement ajustée. Une pièce sur l'amour ? Allons donc ! L'amour est la palpitation d'un cœur. Nous n'en voyons dans *la Grande Roue* que le grimaçant simulacre. — Y. G.

LES SPECTACLES

LA VEUVE JOYEUSE A MOGADOR

QUEL ENCHANTEMENT !

Le chef-d'œuvre de FRANZ LEHAR présenté fastueusement par HENRI VARNA fait courir tout PARIS : richesse et séduction d'une partition dont les thèmes sont dans toutes les mémoires. MARCEL MERKÈS prête au rôle de Danilo sa voix, tour à tour tendre et passionnante ; MARINA HOTINE chante, joue et valse le rôle de la Veuve avec grâce et autorité.

ENFANT PRODIGE ?

Un festival vient de réunir à Londres quarante-quatre harmonies et fanfares venues de tout le sud de l'Angleterre qui ont mis leurs talents en compétition à Central Hall. Pour concourir avec de plus grandes chances de succès, les musiciens de Sittingbourne, dans le Kent, avaient amené avec eux leur mascotte, le petit Trevor Chapman, âgé de quatre ans. Mais c'est seulement pour les photographes que, sous l'œil attendri de ses aînés, il colla ses lèvres enfantines à l'embouchure d'une énorme contrebasse.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Transports postaux par avion

Collecte et distribution du courrier en Afrique noire présentent des difficultés particulières faute d'un réseau routier et ferré adéquat. L'avion est en train de bouleverser l'acheminement des lettres et des paquets. En A.-E. F. le courrier aérien a triplé en deux ans. De 43 tonnes en 1948 le trafic est passé à 96 tonnes en 1949 et a atteint 120 tonnes en 1950.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Une adaptation du « Perroquet bleu »

CAMILLE MARBO, l'auteur de *la Statue voilée,* fut présidente de la Société des Gens de lettres. Elle sait camper les personnages de ses nombreux romans avec un grand souci de vérité psychologique. Son œuvre maîtresse, *le Perroquet bleu,* a séduit Etienne Gril ; il en a extrait avec art la substance d'une adaptation radiophonique. La première émission, qui sera suivie, nous l'espérons, de beaucoup d'autres, fut splendide. Le caractère profondément humain des personnages faisait vibrer les auditeurs à l'unisson. Tous, en effet, se représentaient facilement le notaire bourgeois, avare, capable pourtant de recevoir fastueusement à l'occasion de ses noces d'or. L'image d'une épouse malheureuse est aussi à la mesure de l'existence courante. Sa vie secrète et douloureuse accuse des faiblesses. Devait-elle se séparer de son enfant naturel pour garder le prestige voulu aux yeux du monde ? L'enfant du mari qui la fit souffrir a le courage de s'effacer devant la petite-fille de l'amant qui sut la rendre heureuse. En tête de la distribution, Berthe Bovy, très bien entourée, évoqua ce drame avec ardeur.

« Le Bœuf sur le toit », de Darius Milhaud

AVEC le recul du temps *le Bœuf sur le toit,* de Darius Milhaud, apparaît d'une sagesse exemplaire. L'œuvre a été diffusée de bonne heure, en guise de prélude symphonique ou de réveille-matin. Aucune harmonie agressive ne choque le sans-filiste au cours de cette page devenue presque classique. Le maître Mitropoulous n'a pas craint, d'ailleurs, de l'enregistrer ; elle garde l'empreinte d'une époque où il était de mode, à la manière d'Erik Satie, d'étonner le monde par des titres originaux donnés à des compositions intéressantes, non discordantes et qui s'imposaient ainsi aussitôt à l'attention du public, lassé depuis longtemps par les appellations contrôlées de « Symphonies », « Poèmes symphoniques », « Concertos », « Préludes » et « Nocturnes ». Cette coutume, nouvelle au début de notre siècle, a développé l'élément imagé des partitions et provoqua la recherche du coloris orchestral varié, de la description pittoresque. Le contenu devait justifier désormais le nom ronflant accordé au contenant...

W.-L. LANDOWSKI.

LES AZALÉES A LA PORTE D'AUTEUIL

LA traditionnelle exposition des azalées de la Ville de Paris s'est ouverte le 8 avril à la porte d'Auteuil.

M. Camille Laurens, ministre de l'Agriculture, avait accepté de présider la cérémonie.

On reconnaît, au centre de notre photographie, le ministre, ayant à sa droite M. Joffet, conservateur en chef des Jardins de la Ville de Paris et à sa gauche M. Eyrault, directeur de l'Architecture.

Au second plan, M. Haag, préfet de la Seine, et M. Paul Coirre, président du Conseil municipal.

Le ministre, au cours de l'allocution qu'il a prononcée, remercia tous ceux qui ont permis cette belle réalisation et remit la croix du Mérite agricole à trois jardiniers, MM. Blanc, Benoist et Goujard.

A cette cérémonie on remarquait également la charmante artiste Paulette Dubost, qui se prêta avec le sourire aux caprices des photographes.

L'AÉRONAVALE AMÉRICAINE POSSÉDERA BIENTOT UN « REQUIN DU CIEL »

L'appareil dont nous publions ici la première photographie, prise au cours de ses essais d'endurance, est le Douglas A2D *Skyshark (Requin du ciel),* premier avion naval d'assaut américain équipé d'un turbo-propulseur. Les deux turbines installées dans le fuselage du *Skyshark* entraînent deux hélices tripales contrerotatives disposées sur le nez de l'avion. Les gaz sortant des turbines sont éjectés dans deux tuyères qui débouchent derrière l'aile et procurent ainsi à l'avion une poussée supplémentaire. Bientôt va être entreprise la construction en série de cet appareil, qui remplacera sur les porte-avions de l'U. S. Navy les fameux *AD Skyraiders.*

COURRIER DE LA DANSE

« Les Fourberies de Scapin » à l'Opéra

DANS *les Fourberies de Scapin,* Serge Lifar donne encore une fois libre cours à son imagination... C'est riche, coloré, vivace, plein de trouvailles. On y voit Michel Renault danser sur les pointes (admirablement bien d'ailleurs), Nina Vyroubova incarner un rôle de caractère, voluptueux, inquiétant et moqueur à souhait (Arzigogola). Lifar y est un Scapin étonnamment italien ; les gestes de ses mains, les expressions fantastiques de son visage font de lui un grand comédien... mais c'est le reproche que l'on pourrait faire à ce ballet construit d'après Molière et Rossini. C'est une comédie, une vaste bouffonnerie, avec beaucoup de verbiage, de redites.

Le décor, en revanche, est un enchantement. La présentation d'un théâtre de marionnettes, qui sombre dans la nuit pour laisser apparaître une place vieux rose et bleu nocturne, est originale. Les maquettes sont dues à Roland Oudot, très bien inspiré.

MARTINE CADIEU.

COURRIER MUSICAL

L'Opéra de Stuttgart

J'AI voulu réentendre cette belle troupe, dont certains éléments comptent parmi les meilleurs d'Allemagne. Je n'ai pas regretté d'avoir choisi cette année, plutôt que *Don Juan* ou *la Flûte enchantée,* du jamais vu : *Phèdre,* et *Catulli Carmina.*

IVAN GOLL et MARCEL MIHALOVICI, poète et musicien de *Phèdre,* bien qu'étrangers, n'en appartiennent pas moins à Paris par leur culture et leur langage. C'est, dans sa traduction allemande, une œuvre française que nous présentait l'Opéra de Stuttgart. Mais le texte écarte Racine et remonte aux sources. Les auteurs nous offrent un composé de l'*Hippolyte* d'Euripide et de la *Phèdre* de Sénèque. Le centre d'action ne repose pas sur la seule Phèdre, mais aboutit à Thésée, frappé par une fatalité dont l'épouse coupable est l'instrument. La mort de Phèdre précédant celle d'Hippolyte, le jeune homme expirant devant Thésée après l'explication tragique du père et du fils, enfin le poignard de Phèdre que Thésée retourne contre lui-même, autant de scènes chargées d'un puissant intérêt dramatique. La partition sait en mettre l'intensité d'expression bien en évidence, autant par l'originalité de la déclamation vocale que par les colorations vives et mobiles de l'orchestre, où interviennent d'importants épisodes symphoniques, telle la course haletante des chevaux d'Hippolyte. L'interprétation de Hilde Schepann (Phèdre) et de Otto Von Rohr (Thésée) est superbe, et tous les artistes, sous la direction musicale de Ferdinand Leitner, touchent à la perfection par la sûreté, la conscience de leur tâche.

CATULLI CARMINA, jeu scénique de Carl Orff, montre une action en trois scènes : les événements sont représentés par le jeu chorégraphique, tandis que le texte — les poèmes d'amour de Catulle — est chanté par un chœur mixte *a capella.* La chorégraphie de Robert Mayer ne refuse rien de la frénésie sensuelle qui secoue la partition. On peut critiquer ces violences, éloignées de la poésie élégiaque et des douces voluptés latines. Mais il en émane un sentiment antique de la vie corporelle sans rupture avec la vie des âmes, et l'envoûtement s'exerce sur les spectateurs les plus rebelles à ces fureurs sacrées. L'interprétation chorale est saisissante. Otti Tenzel est une Lesbia ardente. Et pour conclure, l'Opéra de Stuttgart vient de nous apporter un spectacle d'une originalité certaine.

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 29 avril
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Vasso DEVETZI
Hændel - Scarlatti - Beethoven - Fauré, etc.

LE RÈGLEMENT DE VOS IMPÔTS VOUS PRÉOCCUPE.

AMÉNAGEZ VOS ÉCHÉANCES

GRACE AUX

BONS DU TRÉSOR

A INTÉRÊT PROGRESSIF

(2 % A 4,33 %)

ADMIS EN PAYEMENT DES IMPOTS DIRECTS
AVEC MAJORATION DE 10 %
DES INTÉRÊTS COURUS

ARTISANAT ET TOURISME

Du 13 au 18 juin prochain se tiendra à Paris une exposition sur le thème : « l'Artisanat et le Tourisme ». Organisée par le Touring-Club et les Chambres de métiers de France, elle présentera toute une série d'objets de caractère local et constituera une synthèse de la production artisanale touristique. Les artisans qui désirent participer à cette exposition peuvent s'adresser soit à la Chambre des métiers de leur département, soit au T. C. F., 65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à

SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE

3

1605 1605

LA GRANDE
CHARTREUSE

Fabrication authentique
des
PÈRES CHARTREUX

Pas d'Inconnu dans ma Maison !

Comment accorderais-je ma confiance à un produit qui n'ose pas dire son nom ? La marque est une signature qui me garantit une qualité.

la PUBLICITÉ
FAIT ACHETER mieux
FAIT VIVRE

Vous avez vu cette annonce et 15 Millions de lecteurs de la Presse Française la liront. La PRESSE porte la PUBLICITÉ à la connaissance du plus grand nombre.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Livres de théâtre

Alexandre Arnoux : *l'Enchantement de Grenade* (Gallimard).

Les auteurs dramatiques ne manquent pas, les poètes dramatiques sont plus rares : M. Alexandre Arnoux est de ce petit nombre. Il en a suffisamment témoigné sur le théâtre pour se plaire, comme fit Musset, à inventer actions et dialogues sans se soucier des servitudes de la scène. Ainsi sont nés ces deux divertissements, inspirés au poète par Grenade et par les contes qu'un contemporain de Musset justement, l'Américain Washington Irving, recueillit des sources, des feuillages et des ombres sur les terrasses de l'Alhambra. Ces deux comédies ont été radiodiffusées, et elles font la plus ravissante lecture.

Emile Fabre : *Notre Molière* (Albin Michel).

Monsieur Emile Fabre avait bien des raisons de parler de Molière avec, à la fois, une pénétration et une chaleur particulières : lui-même auteur et directeur — puisqu'il administra pendant vingt ans l'illustre maison de son modèle — c'est en homme de théâtre qu'il a tracé ce portrait. Dans ce livre d'amitié plus que d'érudition (encore que l'auteur nous apporte des suggestions sur maints problèmes débattus : celui du pseudonyme, celui du mariage, celui de *Tartuffe*...) M. Fabre s'est attaché à une résurrection de l'homme à travers l'œuvre. Car ce n'est guère ailleurs que nous pouvons le chercher. Tel est le destin du plus grand génie, peut-être, de notre littérature, et du plus français, de cet auteur aussi fêté qu'attaqué et qui défrayait la chronique, favori de son roi, célèbre dans l'Europe entière : une étrange confusion entoure sa mort, il est enterré furtivement de nuit, son corps semble avoir été dérobé ; ses papiers, ses reliques ont disparu. Ainsi de « notre Molière », si près de nous dans le temps et par l'esprit, nous ne savons rien de certain et il ne nous reste presque rien : ni lettres, ni manuscrits, à peine quelques lignes sur une quittance ! C'est sur ce « mystère » Molière que M. Fabre conclut son livre.

Y. F.

H. Queffélec : *Tempête sur Douarnenez* (Mercure de France).

L'auteur d'*un Recteur de l'île de Sein* (devenu à l'écran *Dieu a besoin des hommes*) occupe une place bien à lui dans le roman d'aujourd'hui. Il est aussi éloigné d'une certaine gratuité plus ou moins surréaliste que de la littérature, plus ou moins philosophique, du désespoir et de l'absurde. D'une certaine manière, M. Queffélec apporte de l'eau, c'est-à-dire des œuvres, à un courant un peu sec inventé principalement par de distingués professeurs : le populisme. Mais le populisme de M. Queffélec est authentiquement, fortement populaire ; il ne peint pas des êtres mornes et des vies sordides ; ses personnages ont une vitalité, une santé assez exceptionnelles, et surtout, dans la simplicité de leur vie, ils apparaissent toujours comme éclairés par le dedans d'une mystérieuse lueur. Enfin ce sont des hommes et des femmes de plein air et de grand vent. Cette *Tempête sur Douarnenez* sans doute est le roman de Louis Marzin et de Maria, mais c'est aussi le roman du vieil Océan. Car l'autre singularité de M. Queffélec, c'est d'évoquer à travers ses héros, inséparablement d'eux, une Bretagne sans poésie convenue ni folklore, toute chargée d'une mystérieuse innocence.

Y. F.

Gabriel-Louis Pringué : *Portraits et fantômes* (Raoul Solar).

Trente ans de dîners en ville obtint un grand succès. Il ne pouvait qu'engager Gabriel-Louis Pringué à puiser de nouveau dans ses souvenirs : d'où cette seconde série d'évocations. C'est toute une période de la vie mondaine, tout un moment de l'histoire qui revivent grâce à l'auteur, obstinément fidèle à un temps qui représente pour lui la douceur de vivre. Il n'est pas jusqu'à son style qui ne contribue à l'illusion. On le croirait un pastiche, dit Roger Vercel ; n'est-ce pas un document ?

Paul Berthollet : *Capturez-les vivants !* (souvenirs recueillis par Rudy Cantel) (Editions de l'Ermite).

Pendant des années le petit-neveu du grand chimiste Berthollet a parcouru l'Afrique à la recherche des animaux les plus divers, non pour les tuer, mais pour les capturer et les ramener sains et saufs en Europe. Beaucoup de nos parcs zoologiques et de nos ménageries lui doivent leurs plus beaux spécimens. Hippopotames, singes, serpents, lions et guépards n'ont plus de secrets pour lui. Il leur a dû parfois des émotions violentes, et il a su, souvent, conquérir leur amitié. Ce récit d'aventures, qui passionnera les jeunes, est aussi un document ; il les instruira et intéressera également les grandes personnes.

Robert Rumilly, de l'Académie canadienne française : *Histoire du Canada* (la Clé d'Or).

Des vingt-quatre membres de l'Académie canadienne française, qui, fondée en 1945, siège à Montréal, M. Robert Rumilly est le seul qui ne soit Canadien que d'adoption. Auteur d'une *Histoire de la province de Québec*, le livre qu'il vient de publier aux éditions de la Clé d'Or est une œuvre de synthèse. Des premiers établissements de Jacques Cartier et de Champlain, des luttes héroïques de Frontenac et de Montcalm jusqu'à la dernière guerre, jusqu'à l'adhésion de Terre-Neuve à la Confédération, tout est passé en revue. M. Rumilly ne se flatte pas du reste de rechercher cette « objectivité » dont beaucoup d'historiens se font une fin. Il a ses préférences et même ses partis pris, et ne les dissimule pas. Mais qui lui reprocherait d'avoir réservé au petit et grand peuple canadien français le meilleur de sa tendresse.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France

A l'occasion de la « Journée du timbre » 1952, les P. T. T. ont mis en circulation le 8 mars un timbre de 12+3 fr. vert représentant une diligence postale du XVIIIe siècle. Cette vignette a été dessinée et gravée par H. Cheffer.

Un certain nombre de timbres seront retirés de la vente le 10 mai au soir. En voici la liste : 10 c. *Artois ;* 40 fr. *Vallée de la Meuse ;* 50 fr. *Gerbier de Jonc ;* 15 fr. *Bimillénaire de Paris ;* 12 fr. *Noguès ;* 8 fr. *Baudelaire ;* 12 fr. *Verlaine ;* 15 fr. *Rimbaud ;* 18 et 30 fr. *Nations Unies ;* 15 fr. *Clemenceau ;* 30 fr. *Clos-Vougeot.*

J. Bellay.

UN CLUB EUROPÉEN DES PROFESSIONS LIBÉRALES

Créé à Menton à la fin de 1951, un club d'une formule nouvelle connaît déjà un grand succès puisqu'il compte 2.500 membres quelques mois à peine après son lancement. L'idée qui y a présidé et qui guide avant tout son délégué général à Paris, M. Yvon Morandat, est de travailler au rapprochement entre les peuples en les faisant se mieux connaître et de cimenter ce rapprochement en le basant sur des rapports personnels entre personnes de même catégorie sociale, de discipline intellectuelle commune, de profession similaire.

Ainsi ce club s'est limité, pour son recrutement, aux professions libérales ou assimilées. Dès maintenant un service central d'échanges et de relations culturelles organise, à l'intention des membres et pour leur permettre de se rencontrer régulièrement, des conférences, des congrès, des voyages, des séjours de vacances.

L'effort se porte actuellement sur ce dernier point. D'ores et déjà un grand nombre d'hôteliers français se sont passionnés pour le *Club européen des professions libérales*. Une quinzaine de grands hôtels réputés, répartis entre les principales régions touristiques de la France, vont compter parmi leur personnel un « hôte », désigné par le club, dont le rôle consistera à recevoir les membres et à organiser pour eux conférences, spectacles, concerts. Avantage matériel non négligeable : ces hôtels accordent aux membres du club européen des réductions de l'ordre de 25 à 30 % sur leurs prix de pension.

Ajoutons que le comité d'honneur du Club compte de nombreuses personnalités françaises et étrangères et que le commissariat au tourisme comme l'U. N. E. S. C. O. ne lui ménagent pas leur appui. Des associations d'architectes, de professeurs, de pharmaciens ont apporté leur adhésion en même temps que des sections se créaient en Suisse, en Italie, en Hollande.

L. B.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Avril-Mai-Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Et. Me MALLET, notaire au KREMLIN
7 TERRAINS de 371 à 4.620 m.
à VILLEJUIF-VITRY
et CHEVILLY - ADJUDICAT. 9 MAI à 15 h.
M. à P. 60.000 à 225.000. S'ad. Me MALLET.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.